

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

ALBUM DE LA MINERVE



Vol. 3.

Montréal, 4 Juin 1874

No. 23.

POESIE.

LE BERCEAU CHRETIEN.

Dans ton berceau d'osier, dors, mon beau petit ange,
Ma main qui t'a bercé va travailler pour toi.
Que le bruit du marteau jamais ne te dérange;
Pour te nourrir, vois-tu, je n'ai que cela, moi !

Oh viens sur mes genoux, dès que tu te réveilles,
Petit enfant chéri... Tu ne sais pas combien,
Après mon labeur rude et mes pénibles veilles,
Ta vue et ton sourire à mon cœur font du bien.

Tu grandiras un jour pour soulager ta mère,
Pour aider de tes bras mon vieux bras fatigué;
Tu connaîtras alors la douleur, la misère !...
Mais jusque-là, du moins, sois heureux, libre et gai.

Quand je t'aurai quitté (car l'homme passe vite),
Au monde où je vivais tu me remplaceras
Si tu vois des méchants, que ton cœur les évite.

Ne fais pas d'envieux, mon fils ; fais des ingrats.

Pour ta vie, ô mon fils ! si tu veux un modèle,
Ouvre un livre sacré, choisis les vieux chrétiens !
La couronne du juste est la seule immortelle,
Et l'âme vertueuse est le plus grand des biens.

Ne dédaigne jamais les petites mansardes,
Où nous vivons égaux près des gais moineaux-francs.
Passe loin des palais... ou si tu les regardes,
Ne va pas envier l'or ni l'éclat des grands !

Instruis-toi : le savoir grandit l'intelligence.
Sois humble : l'orgueilleux se croit meilleur que tous.
Aime qui veut t'aimer, pardonne à qui t'offense ;
De l'honneur de ton nom sois le gardien jaloux.

Oh ! viens sur mes genoux, dès que tu te réveilles,
Petit enfant chéri... Tu ne sais pas combien,
Après mon labeur rude et mes pénibles veilles,
Ta vue et ton sourire à mon cœur font du bien.



PIERRE HERVART

PAR CARLE FIX.

DEUXIÈME PARTIE.—“LE CLUB DES ROIS DE PIQUE ET CELUI DES VALETS DE CŒUR.”

(Pour l'Album.)—Suite.



USSI entendit-elle le grincement de la clef dans la serrure, et le bruit léger que fit Darcy en ouvrant la porte.

— Est-ce toi, Louis, demanda-t-elle, croyant parler à son époux.

— Oui, répondit Darcy, en contrefaisant sa voix. J'avais oublié mon passe-partout, et je viens le chercher, afin de n'éveiller personne lorsque je rentrerai. Bonsoir.

— Bonsoir, répondit madame Delaunay à Darcy, qui referma la porte avec bruit, mais sans sortir de la maison.

Bientôt après, il entendit madame Delaunay qui ronflait légèrement.

Il monta alors tranquillement jusqu'au bureau du négociant, lequel était sur le même étage que sa chambre à coucher.

Mais le bureau n'était pas éclairé.

Il vit alors une lampe dans la chambre à coucher où était madame Delaunay.

Il alla la prendre, et revint dans le bureau commencer ses perquisitions.

Il n'y avait dans cet appartement qu'une chaise, un pupitre et un autre meuble de noyer.

Cependant, Darcy n'avait pas de clef pour ouvrir ce meuble.

Il voulut le forcer avec des outils. Mais ce bruit éveilla Madame Delaunay, qui, voyant sa lumière dans un autre appartement, se leva pour voir ce que cela voulait dire.

Mais aussitôt, elle poussa un grand cri.

Elle venait d'apercevoir Darcy qui emplissait ses poches d'or et de billets de banque.

— M. Darcy! Vous ici? s'écria-t-elle hors d'elle-même.

A cette vue, Darcy voulut éteindre la lumière, et se sauver en emportant la somme qu'il avait déjà prise.

Il prit donc la lampe pleine d'huile et la lança vers Madame Delaunay.

Mais loin de s'éteindre, la lampe se brisa et le feu prit aux vêtements de la pauvre femme, qui fit entendre des cris épouvantables.

Darcy la transporta dans la chambre à coucher, et il allait s'élançer de hors, lorsque Madame Delaunay l'arrêta.

— Si vous n'avez pas eu pitié de moi, s'écria-t-elle, pendant que les flammes se communiquaient à ses cheveux, ayez au moins pitié de mon enfant.

Me le promettez-vous?

— Je vous le promet, répondit Darcy aux dernières paroles de l'infortunée, paroles qui avaient été pour son enfant.

Puis il s'élança dehors, donna l'alarme, après avoir rallié plusieurs pompiers.

Le télégraphe d'alarme n'était pas alors perfectionné comme il l'est maintenant, et les appareils pour éteindre les incendies étaient loin d'être ce qu'ils sont aujourd'hui.

Aussi le feu dura-t-il plusieurs heures.

Lorsque Darcy rentra dans la maison, il se souvint de la promesse qu'il avait faite à celle qui n'était plus qu'un cadavre.

Il préféra faire disparaître l'enfant complètement, afin de réparer par des soins continus, le crime qu'il avait commis sur la mère. Il eut recours à la sage-femme, qui à force d'argent, consentit à cacher l'enfant dans son tablier, et se sauva en l'emportant, après avoir laissé son adresse à Darcy.

En cet instant, entra Delaunay qu'on venait de prévenir.

Nous renonçons à peindre sa stupéfaction devant le cadavre de sa femme brûlée, et la disparition de son enfant.

Pendant cet intervalle, Darcy avait vu sur un buffet un petit livre de velours. Il l'ouvrit rapidement, et sur l'une des pages lut ce qui suit.

Née à Montréal, le 5 Juin 1841 Marie Louise Christine Delaunay, Baptisée le 7 du même mois.

L'enfant avait été baptisée le matin même.

Il déchira cette feuille la nuit dans sa poche, et continua à aider les gens à éteindre le feu.

Le lendemain, Darcy retrouva la sage-femme, la prit à son service, et éleva l'enfant sous le nom de Darcy.

Peu de jours après, mourut Madame Darcy, ignorante de tout ce qui se passait autour d'elle.

Ainsi, ni Julie, ni Christine ne soupçonnèrent jamais qu'elles n'étaient pas les deux sœurs.

La femme qui avait élevé Christine était morte longtemps après au service; et c'est elle qui avait raconté au fermier cette scène, à la quelle il n'avait pas assisté assez longtemps, pour voir tous les prodiges qu'y avait faits Darcy.

III.

COMMENT S'ÉTAIT FORMÉ LE CLUB DES ROIS DE PIQUE.

Darcy était toujours seul.

A peine Christine fut-elle sortie, que l'inquiétude qu'il avait contenue jusque là, perça enfin sur toute sa figure.

Il s'assit sur un canapé, laissa tomber sa tête entre ses mains et réfléchit longtemps.

Il était encore dans cette position lorsqu'il entendit frapper à la porte.

Il n'alla pas ouvrir tout d'abord, il voulait se munir d'un pistolet, dans le cas où ce ne serait pas Puivert.

Les coups redoublèrent.

Darcy alla ouvrir la porte qu'il entrebailla légèrement.

Mais le fermier, qui frappait déjà depuis quelque temps, poussa la porte violemment et entra.

—Votre maître est-il ici? demanda-t-il à Darcy sans le reconnaître. Allez le prévenir que je l'attends et nommez-moi.

Ce dernier avait reconnu son fermier tout de suite.

Qu'as-tu donc? mon cher Puivert, fit-il. Tu as l'air tout effaré. Que t'est-il donc arrivé!

Toute l'inquiétude de Darcy s'était changée en un sang-froid de glace.

—Ah! c'est vous, M. Darcy, répondit Puivert qui reconnut son maître, allons vite dans votre cabinet. J'ai de graves choses à vous apprendre. Entre autres, notre vie est en danger.

—Bien, bien, prends ton temps, ne te presse pas pour rien.

—Pour rien? Ah! Plût au ciel que ce fût pour rien! Mais malheureusement, je vous assure qu'il y a de quoi être inquiet.

—Montons, dit froidement Darcy.

Et tous deux se rendirent dans le cabinet de travail de ce dernier.

Cette chambre était illuminée.

Darcy qui n'avait pas encore vu la figure de Puivert, fut frappé de la pâleur et du bouleversement qu'elle offrait.

Cependant, il n'en dit rien et attendit.

—Préparez vous à écouter quelque chose d'épouvantable, fit Puivert.

En peu de mots, il le mit au courant de la scène qui s'était passée entre Pierre et lui.

—Misérable! rugit Darcy, dès qu'il eut fini. Tu as tout dit à ce maudit Hervart?

—Il fallait tout dire ou mourir; j'en ai préféré lui faire part de ce que je savais.

—Lâche! dit Darcy, s'abandonnant à toute sa colère, je...

—J'ai été encore bien bon de venir vous avertir, car pour moi j'ai la vie sauve.

—Et moi?

—Je ne sais rien de ce qui vous concerne.

—Et moi, j'en sais quelque chose. Pierre va me tuer, ou me faire arrêter. Mais je me déjouerai de ses plans, et pour cela, il me faut l'aide de M. Puivert.

—Je ne vous aiderai pas.

—C'est ce que nous verrons.

—Il m'a promis qu'il ne m'incommoderait pas des poursuites de la police et de la justice.

—Tandis que moi, il va m'incommoder de ces poursuites. Crois tu alors que je ne te dénoncerai pas comme mon complice?

—Vous n'aurez pas de preuve, car j'ai la parole de M. Hervart.

—Mais quand il prêtera serment, penses tu qu'il ne dira pas à la cour tout ce que tu lui as raconté.

—C'est possible. Mais quand il fera sa déclaration, elle ne servira de rien.

—Et pourquoi?

—Parce que je serai déjà parti. Aujourd'hui, ou demain, je serai aux États-Unis. Et je m'en vais d'ici à l'instant.

Et Puivert se leva pour sortir.

—Si tu fais un pas, dit Darcy, en posant le canon de son pistolet sur la tempe du fermier, je te tue comme un chien!

Puivert se rassit en tremblant.

—Je ne puis croire, continua Darcy, que tu as été assez naïf pour croire à la parole de ton mortel ennemi!

—Oh! je ne l'ai pas prise pour de l'or. Je suis de nouveau à votre disposition. Mais avouez que dans cette circonstance, je ne pouvais beaucoup agir autrement.

—Organisons donc tout de suite notre défense; il n'y a pas un moment à perdre.

On voit que les menaces de Darcy avaient eu un bon effet sur Puivert. Il était devenu doux comme un agneau.

—Tu as raison, répondit Darcy. Mais nous ne sommes pas assez forts à deux. Il nous faudrait nous associer un homme d'action, courageux souples et rusés.

—J'en connais un, moi.

—Qui?

—Edmond Narceau.

—Celui-là même qui t'a volé ces trois cents dollars.

—Celui qui m'a volé trois cents dollars.

—En effet, il me paraît assez rusé, beaucoup plus que toi. Qu'en penses-tu?

—Je suis parfaitement de votre avis.

—Je crois que ce garçon pourrait nous être de quelque utilité.

—Oui, certainement, et même d'une grande utilité, pourvu qu'il soit bien payé.

—S'il n'y a que cela, je m'en charge.

—Je crois que nous devrions aller le trouver tout de suite, car comme je vous l'ai dit, nous n'avons pas un instant à perdre. Nous sommes dans le malheur, et le malheur n'accorde jamais de temps.

—Partons alors.

—Partons.

Et après avoir éteint toutes les lumières, et soigneusement fermé les portes, Darcy et Puivert se rendirent chez Edmond Narceau.

Tout en marchant, Darcy demandait à Puivert:

—Crois-tu pouvoir te fier à sa discrétion?

—Oui, pourvu qu'il ait quelque chose à gagner. Il fera tout son possible pour nous sortir d'embarras, et je crois qu'il réussira car c'est un homme fort adroit.

—Témoin, la manière dont il t'a si poliment enlevé ton argent.

—Ne rions pas.

Puis quelques instants après, Puivert ajouta:

—C'est ici que demeure Edmond Narceau.

Pour la seconde fois dans la même journée, nous allons introduire le lecteur chez le courtier de la rue Notre Dame.

Il pouvait être une heure trois quarts quand Darcy et Puivert arrivèrent chez Edmond. Ce dernier était couché et dormait déjà depuis plus d'une heure.

Darcy frappa longtemps à la porte avant qu'on ne la lui ouvrit. Enfin il entendit un bruit de pas dans la maison, et bientôt après cette porte grinça sur ses gonds et donna passage aux deux meurtriers.

A peine Edmond eût-il reconnu celui qu'il avait dépouillé le matin, que laissant une lumière dans l'appartement où venaient d'entrer Darcy et Puivert, il s'éloigna, et reparut quelques instants après armé d'un poignard.

—Messieurs, dit-il encore tout ému, vous faites mieux de sortir d'ici aussi vite que vous y êtes entrés, je n'ai rien à faire avec vous, et si vous ne partez à l'instant même, je vous plonge ce poignard dans le cœur! Je suis en cas de l'égitime défense. Vous forcez ma maison, je.....

—Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, dit froidement Darcy, que ses menaces n'effrayaient pas.

Edmond sentit la gaucherie et l'inutilité de ses menaces, et comprit la position ridicule qu'il prenait vis à vis d'un homme chez qui il avait été danser une dizaine de jours auparavant, et ce que cet homme, qu'il croyait honnête, devait penser de lui.

Aussi reprit-il plus poliment :

—Veuillez-donc m'expliquer votre visite à cette heure.

—C'est ce que nous allons faire, dit Darcy, mais vous ne nous en avez pas donné le temps.

Edmond se mordit les lèvres, mais ne répondit rien.

—Vous pouvez vous tranquiliser, continua Darcy, car je ne viens pas avec mon fermier pour vous redemander l'argent que vous lui avez volé, lequel comme il vous l'a dit, m'appartenait.

—En vérité, interrompit Edmond, je ne sais ce que vous voulez dire.

—Voyons, pas de comédie, s'il vous plaît. Nous ne vous troublerons pas pour ces trois cents piastres, mais ce sera un acompte sur un service que nous sommes venus vous demander, vû votre habileté. J'espère que vous voudrez bien nous le rendre.

—De quoi s'agit-il ?

—D'abord, fit Darcy, je voudrais que pour parler nous fussions dans un endroit où nous serions parfaitement seuls, et où personne ne pourrait nous entendre.

—Soyez tranquille, Monsieur, je vais vous conduire dans un appartement où on peut tirer un coup de pistolet sans qu'il soit entendu en dehors. Pour vous en convaincre, demandez à M. Puivert il peut vous en dire quelque chose.

Puivert ne dit rien, et se mordit les pouces, pendant que Darcy tressaillait en entendant dire à Edmond qu'il pouvait tirer un coup de fusil, dont le bruit serait si bien amorti.

—C'est ce qu'il nous faut, dit-il, en serrant la crosse de son arme à feu.

—Je reviens dans un moment, fit Edmond, et il alla prendre un pistolet à la même place où il avait pris son poignard quelques minutes plus tôt.

—Ceci est par précaution, dit-il en souriant.

Darcy n'y fit pas attention.

—Descendons maintenant, ajouta Edmond, et il ouvrit sa fameuse trappe.

—Ne la refermez pas, dit Puivert qui en conservait encore quelques souvenirs fort peu agréables.

—C'est inutile, fit Edmond.

Et tous trois descendirent dans la cave.

Darcy prit la parole tout de suite :

—Il y a vingt ans, dit-il, cet homme et moi, nous avons tué une femme et son domestique.

Il s'arrêta pour interroger la figure d'Edmond, elle était impassible.

—Vous voyez que je suis confidant, continua-t-il.

Nous avons donc commis le meurtre que je viens de vous dire. Mais nous avons eu un tort ; c'est d'avoir laissé vivre l'enfant.

Or, aujourd'hui cet enfant, qui est devenu un homme fort et adroit, connaît ce terrible secret, et il va faire tout en son pouvoir pour venger sa mère ; de cela, il n'y a aucun doute.

Puivert m'a dit la manière adroite dont vous lui avez dérobé son argent, et j'ai cru qu'un homme comme vous pourrait nous être utile. C'est à vous de me dire si j'ai eu tort de venir m'adresser ici.

—Je vous aiderai volontiers ; mais avant tout, peut-être suivrez-vous un bon conseil ?

—Dites toujours, nous verrons.

—Associons-nous mon compagnon, Victor Dupuis homme d'esprit et fin gaillard.

—Bien, Edmond, je te reconnais là, dit tout bas un homme qui venait d'ouvrir la trappe, et qui commençait à descendre les premières marches de l'escalier qui conduisait à la cave.

Cet homme, on le devine, n'était autre que Victor Dupuis.

Edmond avait oublié de fermer à clef la porte de son bureau sur Darcy et le fermier de Ste. Anne. Victor était donc entré sans frapper. Il s'était dirigé vers la chambre à coucher d'Edmond, dont la porte, comme on l'a dit plus haut, était dans le même corridor que la fameuse trappe, que Victor trouva ouverte. Il se pencha, et entendit un bruit de voix. Il était arrivé pour saisir les dernières paroles de Darcy, et la réponse d'Edmond.

Cependant, au lieu de descendre tout de suite, il voulut savoir de quelle façon cet inconnu accueillerait la proposition d'Edmond.

—Non, dit une voix qu'il reconnut parfaitement pour celle de Puivert, je n'ai aucune confiance en Victor, et je ne veux pas de lui.

—Mais, fit Narceau, si Victor découvre, que j'ai tramé un complot avec d'autres que lui, il est capable de me tuer ou de dénoncer tout ce qu'il peut en apprendre.

—Comme il me devine bien, pensa Victor.

—Cela ne nous regarde pas, dit une voix que Victor ne connaissait pas ; c'était Darcy qui venait de parler.

—Mais cela me regarde, moi, fit Edmond.

—Eh bien ! Tuez-le alors. Vous n'avez qu'à l'inviter à faire une promenade sur l'eau, et à faire chavirer l'embarcation.

—En effet c'est facile à faire, mais Victor sait bien nager, beaucoup mieux que moi. Mais je vais user d'un autre moyen. J'invite Victor à venir goûter du vin avec moi dans cette cave, et quand il sera gris, je refermerai la trappe sur lui. C'est plus simple.

—Maintenant, tes conditions.

—D'abord, il me faut deux milles louis.

—Tu les auras.

—Eussiez-vous me donneriez en mariage votre seconde fille que j'aime avec passion.

—Tu auras ma fille en mariage, en autant que cela dépendra de moi.

Si le lecteur s'étonne de l'indifférence avec laquelle Darcy dispose de la main de Christine, qu'il se souvienne que ce n'était pas sa fille, comme le pensait Edmond. Il lui est donc facile de comprendre maintenant pourquoi le meurtrier de Julie Gagnon préférerait Julie à Christine, et était mécontent de ce que cette dernière eut plus de cavaliers que sa propre fille. Il est bien entendu que nous parlons d'un temps où Julie ne connaissait pas encore Ernest.

—Comme cadeau de nocces, continua Edmond, vous me donnerez bien deux cents louis de revenus par année.

—Je vous accorde encore cela.

—A présent, fit Edmond, qui voulait faire tout en règle, donnons un nom à notre association.

—Le " Club des Rois de Pique, " fit Puivert.

—Tout ce que vous voudrez, dit négligemment Darcy.

—Va pour le club des Rois de Pique, fit Edmond.

Et maintenant, montons et travaillons chacun de notre côté.

J'oubliais, continua Edmond, de vous demander le nom de celui que nous poursuivons.

—Pierre Hervart.

—Alors c'est la mère de Pierre que vous avez tuée, et Pierre sait ce secret ?

—Oui.

—Très-bien. Partons. Je tuerai volontiers M. Hervart. Ce sera un obstacle de moins à mes des-
sins.

En entendant ces dernières paroles, Victor sortit et se rendit en toute hâte chez Pierre.

C'est lui qui frappait à sa porte à trois heures du matin, lorsque Pierre parlait de se coucher.

Suivons-le.

IV.

COMMENT S'ÉTAIT FORMÉ LE CLUB DES VALETS DE CŒUR.

Pierre s'était levé pour ouvrir.

Victor entra.

—C'est bien ici chez M. Hervart ? demanda-t-il.

—Oui, Monsieur, répondit Pierre.

—Si je ne me trompe, c'est vous-même qui êtes Monsieur Hervart ?

—Oui, répondit Pierre pour la seconde fois.

—Alors conduisez-moi immédiatement dans un de vos appartements, et venez avec moi.

—Pourquoi ?

—Parce que j'ai de grandes nouvelles à vous apprendre. Depuis quelques heures, il se passe quelque chose de vraiment extraordinaire.

—Fais le monter, cria Ernest impatient d'attendre, et qui avait entendu toute cette conversation, du haut de l'escalier.

—Suivez-moi, dit Pierre à Victor.

Et tous deux montèrent dans le boudoir où était déjà Ernest. Ce dernier qui était assez bon physionomiste jugea Victor d'un coup d'œil.

—Ton nom ? demanda-t-il brutalement.

—Victor Dupuis.

—Qu'es-tu venu faire ici ?

—J'ai eu l'honneur de le dire à M. Hervart, lui apporter des nouvelles.

—Qui le concernent ?

—Oui, et quelques autres encore.

—Alors parle.

—C'est ce que je fais. Je viens de vous donner avis d'un assassinat qui vient d'être résolu, que trois hommes débattaient quand je suis parti ; mais je n'en connais nullement le moment.

Ernest pâlit, Pierre trembla légèrement.

Tous deux avaient compris que celui qu'on voulait assassiner était le fiancé de Christine.

—Expliquez-vous, fit Ernest.

Dites-nous comment vous avez su cela. Encore, ce que vous dites est-il bien vrai ?

—J'ai dit la vérité.

—Et, quelle est cette personne que l'on voulait ainsi assassiner ?

—C'est M. Pierre Hervart.

Pierre écoutait cette conversation sans en perdre une syllabe.

Quand Victor prononça son nom, il ne bougea pas, mais une sueur froide inonda son visage.

—Et comment avez-vous su qu'on voulait assassiner Monsieur Hervart ?

—Cela est un peu long à vous raconter, car c'est grâce à une première aventure, que je me trouve initié à cette seconde. Dites-moi d'abord, si je puis compter sur votre discrétion.

—Tu peux y compter, fit Ernest, qui reprit ses airs de hauteur.

—Très-bien. Maintenant, si vous le permettez, je vais vous raconter ma première aventure.

Ce matin, ou plutôt hier matin, puisque nous avons commencé une nouvelle journée depuis près

de quatre heures, Edmond Narceau, un de mes amis...

—Que dis-tu ? Edmond Narceau, un de tes amis ? Moi aussi, je connais M. Narceau, et il est un de mes amis, mais je doute fort qu'il soit un des tiens.

—C'est que vous ne connaissez qu'un côté d'Edmond Narceau, celui du *gentleman*, tandis qu'il n'est qu'un voleur.

—Tu mens ! fit Ernest en s'excitant, à l'idée qu'il avait donné la main à un voleur, tu mens !

—Eh bien ! Si vous ne me croyez pas, et que vous ne voulez pas m'écouter, je n'ai plus rien à faire ici.

—Au contraire, tu vas rester. Tu disais donc qu'Edmond Narceau...

—N'est qu'un voleur, oui, Monsieur.

As-tu des preuves de ce que tu avances ?

—Parbleu ! j'ai toujours été son complice.

—Explique toi.

—C'est très facile. Quand ce monsieur habitait à New-York, qu'il s'appelait Narcisse Lafond et non pas Edmond Narceau...

—Tu dis que Narceau se nommait autrefois Lafond ?

—Oui, Monsieur

—Serait-ce alors celui qui a été accusé d'avoir volé des bijoux ?

—Oui, et qui les a volés.

—Il a été acquitté, cependant.

—Oui, fautes de preuves.

—Et existait-il quelque preuve ?

—Parbleu ! Il y avait ma mère et moi, qui l'avions aidé, mais nous avions trop d'intérêt à ne pas le dénoncer.

—Et tu ne te trompes pas ?

—Certainement non. Hier matin encore, j'ai volé de concert avec lui, une somme de trois cents dollars à Puivert, le fermier de M. Darcy.

—Comment cela ?

—Je vais vous le dire. C'est l'histoire que j'avais commencé à vous raconter, lorsque vous m'avez interrompu.

Je disais donc qu'Edmond Narceau, un de mes amis, et Victor appuya fortement sur ce mot, nous avons attiré sous un faux prétexte ce Puivert dans la maison d'Edmond. Or cette maison contient une cave merveilleuse qui communique avec le dehors.

Sous le prétexte de remettre de l'argent à M. Puivert, Edmond le fait descendre dans sa cave, où, lui dit-il, il dépose toujours son argent. Notre homme ne se doute de rien, et il descend comme un brave. Mais lorsque nous y sommes parvenus, la scène change. Nous sautons sur M. Puivert que nous baïllonnons gentiment, nous lui enlevons poliment trois cent piastres, tout ce que l'honnête homme possède en ce moment, et ensuite nous le laissons aller.

—Sacrébleu ! fit Ernest.

—Mais tout n'est pas fini.

Comme l'argent appartenait à Darcy, Puivert s'en va se plaindre à lui. C'est ici où je me perds.

Que s'est-il passé entre lui et son fermier ? C'est ce que j'ignore complètement. Mais il a dû se passer quelque chose de fort curieux, puisque, loin de poursuivre Edmond, Puivert est revenu chez lui avec un autre homme, que je ne connais pas, mais que je soupçonne fort être M. Darcy, et que ces trois hommes ont conclu un marché que je vais vous conter.

Et Victor raconta sans omettre un seul détail, sa seconde visite chez Edmond, la conversation qu'il avait entendue, et ce qui s'en était suivi.

Je puis, ajouta Victor, vous donner les conditions de ce meurtre préparé d'avance.

—Quelles sont-elles ? demanda Ernest.

—Les voici : "D'abord, Edmond reçoit deux mille louis. Ce monsieur, que je ne connais pas, lui accorde la seconde de ses filles, et ajoute de plus deux cents louis de revenus comme cadeau de nocces.

—Je le reconnais maintenant, s'écria Pierre exaspéré ; cet homme n'est autre que Darcy lui-même. Oh ! le misérable ! sacrifier ainsi son enfant, donner sa fille à un voleur, à un bandit ! Mais je saurai bien empêcher tout cela, ou je mourrai !

Darcy a-t-il fait quelque difficulté, lorsqu'il s'est agi de sa fille, demanda-t-il après un instant.

—Au contraire, il la lui a accordée très-facilement.

—Le lâche !

—Que voulez-vous ? Entre voleurs c'est ainsi qu'on fait les affaires.

—Maintenant, dit Pierre, il faut que je l'attaque, et que je le tue pour l'empêcher de sacrifier ainsi Christine. Il y va de mon honneur aussi bien que de mon bonheur ! Il faut.....

Il n'acheva pas.

—Maintenant, entendons-nous, fit Victor. Vous courez un danger, et moi aussi. Edmond veut se débarrasser de moi, et certes il a raison. Mais nous allons prévenir tout cela.

Par la violence du langage que vous avez tenu tout à l'heure, je me suis aperçu que vous aimez mademoiselle Darcy. Mais si l'on réussit à me tuer, vous ne serez plus que deux contre trois, et alors il est probable que Narceau obtiendra la main de mademoiselle Darcy, car il y tient, et de plus c'est un rude jouteur.

Je puis être encore d'un grand avantage pour vous, car Edmond ignore complètement que j'ai saisi son secret, et je pourrai ainsi savoir où il va, ce qu'il fait, et je pourrai vous rapporter tout ce que j'apprendrai. Je venais donc vous proposer d'unir ma cause à la votre et de nous défendre contre eux. Je vous ai déjà rendu un grand service en vous avertissant du danger qui vous menace.

Tout en reconnaissant l'importance du service que lui avait rendu Victor, Pierre hésitait à faire cause commune avec un homme tel que Victor, mais Ernest le décida et fit taire ses scrupules.

—J'accepte ainsi que mon ami Pierre, dit-il, car, je compte vous aider, et même vous être utile.

Merci Ernest. Maintenant où vous trouverons-nous ? ajouta Pierre, en s'adressant à Victor.

—A la "Feuille d'Erable." Au fait j'oubliais quelque chose. Ils ont nommé leur association le Club des Rois de Pique.

Quel titre voulez-vous que nous adoptions pour la nôtre ?

—Nous n'en avons pas besoin.

—Si fait. Moi, je veux que les choses se fassent en règle. Comme vous ne vous y opposerez pas, je crois, notre société recevra le nom de Club des Valets de Cœur, et nous verrons bien si les Valets de Cœur ne remportent pas une victoire éclatante sur les Rois de Pique.

Et fier de sa harangue Victor s'en alla.

V.

UNE SCÈNE DE FAMILLE.

Quelques jours se sont écoulés depuis que Victor est sorti de chez Pierre, si fier de sa harangue.

C'est aujourd'hui, le deuxième dimanche de Juillet 1858, c'est-à-dire, le 11.

Vers midi, une belle voiture attelée de deux beaux chevaux de sang, stationnait à l'Eglise Notre-Dame.

Cette voiture était arrivée depuis quelques minutes, lorsqu'un jeune homme s'avança rapidement vers le cocher, et lui adressa quelques mots à voix basse.

—Tom, dit-il, sont-elles toutes deux à la messe ce matin ?

—Oui, Monsieur. Mais pourquoi cette question ?

—Peux importe, c'est une simple curiosité. M. Darcy est-il à la messe ?

—Oui, Monsieur.

—J'aurais aimé à le voir seul, mais je crois que c'est impossible maintenant.

—Si c'est une affaire pressée, je n'ai qu'un mot à dire à M. Darcy, et vous aurez toute liberté de lui parler en marchant, pendant que je conduirai les demoiselles.

—Non, je ne veux pas le retenir. Je n'ai qu'un mot à lui dire, et il ne sera aucunement retardé. Je vais l'attendre.

—Vous n'attendrez pas longtemps, fit Tom, car le voici qui sort.

En effet, Darcy venait vers la voiture, accompagné de Julie et de Christine:

L'inconnu quittant alors Tom, salua les deux jeunes filles, et prit à part M. Darcy.

—Veuillez m'excuser pour un instant, dit-il à Christine.

—Certainement Monsieur.

—Vous pouvez partir tout de suite, Tom fit Darcy, je retournerai à pied.

Sans attendre un autre ordre, Julie et Christine sautèrent dans la voiture.

—Maintenant, que me voulez-vous, M. Narceau ? dit Darcy d'un air maussade. Allez-vous me poursuivre longtemps de votre désagréable compagnie ?

—Encore bien plus, puisque je dois devenir votre gendre. Je voulais savoir si vous avez parlé à mademoiselle Christine de la proposition que je lui fais.

—Pas encore.

—Pas encore ? Et quand donc lui en parlerez-vous ?

—Quand cela me plaira.

—Quand cela vous plaira ?

—Oui, avez-vous compris ?

—Oui, je comprends ; mais si vous oubliez nos conventions, je ne les oublie pas, moi. C'est sur la promesse d'épouser votre fille, que je me suis décidé à me débarrasser de mon ami, soit en le noyant, ou en l'enfouissant dans ma cave.

Or, cette condition, il faut qu'elle soit bientôt mise à exécution, car si vous ne tenez pas votre promesse, loin de tuer Pierre je contera tout à mon ami, et je l'engagerai facilement à vous faire la guerre.

— Mais vous me pressez trop aussi, mon ami, fit Darcy radouci par cette menace.

— Qu'importe je veux que vous lui parliez à midi.

— Et si elle refuse ?

— Vous pourriez l'empêcher de refuser, je crois. Elle n'osera pas désobéir à son père.

— C'est bien. Je m'en vais de ce pas lui signifier ma volonté.

— Votre volonté, ce n'est pas peu dire.

— Ma volonté, reprit Darcy en s'éloignant d'Edmond.

Quoiqu'il fût assez loin de son domicile, Darcy en franchit l'espace très-rapidement.

A peine était-il entré, qu'il vit venir Julie qui lui demanda s'il attendait quelqu'un pour dîner.

(A continuer.)

LE DOCTEUR NOIR.

(Suite et Fin.)

XXXI.

NFIN un homme parut auprès de l'embarcation.

Tandis qu'il montait à bord, on reconnut le kurkaru.

—Et M. Noval ? s'écrièrent les Européens tout d'une voix.

—Me voici, répondit une voix. Jetez-moi une corde.

—Et le khitmutgar ? demanda-t-on au hurkaru qui venait de jeter sur le pont de grands bambous et trois jeunes arbres qu'il avait coupés au ras du sol.

—Un tigre a bondi sur lui et l'a emporté, répondit l'Indou en tressaillant. Au cri qu'il a poussé, nous sommes accourus. Novéal sahib a tiré sur le tigre,

mais le *mangeur d'hommes* a disparu dans le fourré. En cherchant à le retrouver, nous avons entendu les os de notre pauvre compagnon qui craquaient sous les dents du tigre. Nous avons couru de ce côté, mais le tigre a franchi une grande rigole de vase que nous ne pouvions traverser, et nous n'avons plus rien vu ni rien entendu.

Un silence de mort suivit ce lugubre récit.

Jootha Maddub, qui aimait beaucoup son khitmutgar, le premier domestique qu'on eût attaché à sa personne alors qu'il était enfant, se couvrit la figure de son écharpe, comme le font les Orientaux, qui regardent comme indigne d'un homme de verser des larmes. Mais les circonstances étaient trop critiques pour qu'on pût s'abandonner longtemps à la douleur. On se hâta de façonner des perches avec les bambous, les branches et les arbres qu'avaient rapportés M. Novéal et le hurkaru. Malheureusement l'extrémité de ces gaffes improvisées s'enfonçait dans le vase, qui était très profonde et qui ne fournissait pas un point d'appui assez solide.

Le hurkaru, qui nageait admirablement, se laissa de nouveau glisser le long du bord et plongea sous l'avant du bateau. Il parut au bout de quelques secondes et fit cinq ou six fois le même manège.

—Eh bien ? lui demanda-t-on lorsqu'il fut enfin remonté à bord.

Le bowliah n'est pas envasé aussi profondément que nous croyions, dit-il : puis, il a pris le banc en travers. Si nous pouvions, avec une perche, le dégager un peu de la vase qui le tient à droite sous la proue, il me semble que nous viendrions à bout de le sortir de là.

On se conforma aux indications du hurkaru. Lorsqu'au moyen de perches et d'instruments de tout genre, on eut dégagé l'avant du bowliah par tribord, c'est-à-dire à droite, on appuya toutes les perches à la fois sur la languette du banc de vase

qui se trouvait sur la gauche. Au bout d'un quart d'heure d'efforts désespérés, le lambeau de terre vaseuse qui s'appuyait à droite sur la proue du bowliah commença à céder. Un cri de joie salua cette première victoire.

Une fois en mouvement, l'avant de l'embarcation renversa bientôt le faible obstacle qui le retenait encore. Un instant après le bowliah se replaçait parallèlement au fil de l'eau et s'éloignait ensuite du rivage. Comme on ne pouvait marcher qu'à l'aviron, non pour accélérer la marche du bateau, que le courant rendait plus que suffisante, mais pour le diriger, on n'avancait que lentement et au milieu de périls sans cesse renaissants.

Les rayons du soleil percèrent enfin le brouillard épais et malsain qui couvre matin et soir la plupart des fleuves de l'Indoustan. Le hurkaru et l'un des bearrres qui connaissaient un peu cette contrée, déclarèrent qu'on devait se trouver à la hauteur d'un village nommé Gherout, situé à peu près à égale distance de Delhi et de Calcutta, sur la route de Dunkor à Noh, qui passe à quelques milles de la rivière.

—A combien sommes-nous d'Alleghur ? demanda M. Novéal.

—A vingt cosses environ, répondit le hurkaru (à peu près cinquante milles anglais).

—Si nous nous dirigeons de ce côté ? fit sir Richard. Il y a là une garnison anglaise.

—Une garnison de cipayes, dit le kurkaru.

—Il est à craindre que l'insurrection ne se soit étendue aussi de ce côté, dit Valentin. Pour moi, je crois qu'il vaudrait mieux pousser jusqu'à Murtra.

—Si vous le pouvez, reprit le hurkaru. Tout à l'heure nous allons arriver à l'endroit où la Jumma se rapproche de la route de Dunkor à Noh. Si le zemindar sahib vous a poursuivis, il est probable que c'est là qu'il vous attendra.

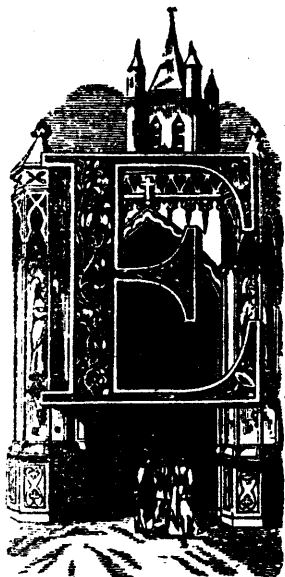
Quelques heures plus tard, en effet, au moment où la barque venait de doubler un de ces petits promontoires si fréquents sur les bords de la Jumma, on tomba tout à coup sur une flottille composée de deux bowliahs et d'une douzaine de diggeys. Sur les deux rives, des hommes armés se tenaient en embuscade.

—Je l'avais bien dit, murmura le kurkaru ; c'est là qu'aboutit le sentier qui conduit à la route de Noh.

Les bowliahs et les diggeys, qui étaient remplis de monde, barraient la rivière au moyen de cordes qui les reliaient les uns aux autres.

Dès que l'embarcation des fugitifs fut à portée de fusil, les Indous embusqués sur la rive commencent à leur envoyer des balles qui, par bonheur, étaient assez mal dirigées et ne causaient pas grand dommage. A la fin pourtant, leur tir devint un peu plus juste. Il y avait surtout sur la rive gauche, un individu dont les balles sifflaient presque toutes aux oreilles de l'homme qui tenait la barre du gouvernail du bowliah.

Quoique lancée à toute vitesse, l'embarcation des fugitifs ne put briser les câbles qui reliaient les autres bateaux. Son impulsion les entraîna un



instant, mais comme les barques placées à chaque extrémité de cette barricade flottante étaient elles-mêmes amarrées à des arbres du rivage, le bowliah se trouva bientôt arrêté.

Tandis que les fugitifs essayaient de couper la corde, une grêle de balles pleuvait sur le pont du bowliah. M. Novéal, qui avait pris la barre, fut blessé au bras droit et obligé d'abandonner son poste. Sir Richard, qui lui succéda, reçut une balle qui lui effleura la poitrine et l'atteignit aussi au bras.

—Regardez donc celui qui nous ajuste ainsi, dit Valentin ; il me semble que c'est le zemindar lui-même.

C'était bien Narain Sagore, en effet. Dès qu'il vit le bowliah arrêté, il se jeta dans un diggey et se dirigea vers ses ennemis. Assaillis de tous côtés à la fois, les Européens ne purent empêcher les Indous de monter à l'abordage.

Aussitôt que son diggey eut accosté la barque, Narain Sagore saisit un cordage et grimpa sur le pont avec une agilité qu'on n'aurait certes pas attendu d'un homme de son âge. Au même instant, une violente secousse ébranla le bowliah ; puis, entraîné de nouveau par le courant rapide et le vent favorable, il reprit sa course sur la Jumma.

Le hurkaru s'était *affalé* par l'avant de l'embarcation, un coutelas entre ses dents, et il venait de couper le câble, que la pression de la proue avait achevé de rompre.

Les Indous poussèrent un cri de rage, car neuf ou dix d'entre eux seulement étaient parvenus à grimper à bord du bowliah. Les uns s'élançèrent sur les cordages pour les couper, afin d'abattre la voile ; les autres coururent au gouvernail pour s'emparer de la barre et jeter l'embarcation à la côte.

De leur côté, les Européens, qui sentaient que leur vie ou leur mort allait se décider en quelques minutes, cherchaient à précipiter par-dessus le bord les envahisseurs de leur bowliah. Sir Richard surtout faisait merveille, en dépit de la blessure qu'il avait au bras. Chaque indou qui lui tombait sous la main était enlevé du pont, arraché aux cordages auxquels il se cramponnait et lancé dans la rivière. Valentin et Joseph, armés de leurs revolvers, tiraient tantôt sur les assaillants, tantôt sur les dandys qui cherchaient à accrocher leurs diggeys aux flancs de la grande embarcation.

La victoire se fût probablement décidée beaucoup plus tôt pour les Européens sans l'adresse et le sang-froid de Narain-Sagore. Il avait déjà blessé plusieurs hommes, lorsque Jootha Maddub, voyant que la barque allait accoster, saisit résolument la barre. Narain-Sagore leva son pistolet et ajusta le jeune homme, mais il n'eût pas le courage de tirer. Il fit un effort pour s'élançer sur son fils. M. Novéal, qui le guettait, profita du moment où il n'était pas protégé par le rempart vivant que lui faisaient quelques indous, et fondit sur lui. Tous deux roulèrent sur le pont. Les assaillants crurent que leur chef était mort et la panique les prit aussitôt ; en quelques secondes, tous avaient regagné leurs diggeys ou sauté à l'eau.

Comme le bowliah, maintenant dégagé, marchait assez rapidement, il ne resta bientôt plus à bord que deux cipayes blessés et le zemindar, que M. Novéal serrait vigoureusement à la gorge. Abandonnant le gouvernail à Frédéric, Jootha Maddub s'était précipité au secours de son père.

—Novéal sahib, dit-il au vieillard, hier j'ai sauvé votre famille et vous-même ; accordez-moi aujourd'hui la vie de mon père.

—Non, certes ! s'écria Savinien, il nous a fait et nous ferait encore trop de mal.

—S'il n'y avait encore que le passé, dit M. Novéal, je ne vous refuserais pas, Jootha Maddub ; mais songez que l'influence de Narain Sagore s'étend sur tout l'Indoustan, et que tant qu'il vivra nous ne serons pas en sûreté.

—Si je ne vous avais pas sauvés pourtant, reprit le jeune homme, mon père serait maintenant à Delhi, au milieu des siens. Voulez-vous donc que j'aie sa mort à me reprocher ?

—Il a raison, murmura Valentin.

—Ta, ta, ta ! fit Savinien, notre sûreté doit passer avant tout.

—Si Narain Sagore jurait de renoncer à tout mauvais dessein contre nous, fit Valentin.

—Un Indou vous fera tous les serments que vous voudrez, dit Sir Richard ; mais du moment qu'il les a prêtés à un Feringhea, il y manquera sans le moindre remords.

—Que faire ? murmura Joseph.

—Le tuer, s'écria Savinien.

—L'épargner à cause de Jootha Maddub, dirent Valentin et Sir Richard.

—Ce serait une folie ! fit M. Novéal.

—Agir autrement serait mal récompenser le dévouement de Jootha Maddub.

Pendant ces discours, qu'il entendait parfaitement, Narain Sagore était resté impassible.

—Je ne veux pas devoir la vie aux prières d'un traître ! dit-il fièrement en repoussant son fils, qui cherchait à l'embrasser. Arrière celui qui trahit son pays et son dieu !

Jootha Maddub s'éloigna du zemindar en se couvrant la figure de ses deux mains.

—Du courage ! Jootha Maddub, lui dit tout bas Emma qui eut pitié de la douleur du jeune garçon.

—C'est mon père ! murmura-t-il. Si on le tue, je jure de me tuer sur son corps.

—Il le ferait comme il le dit, murmura Valentin. Laissons aller ce misérable.

—Non pas, fit M. Novéal. Gardons-le prisonnier, au moins, jusqu'à ce que nous soyons en sûreté.

—Je crois que c'est ce qu'il y a de mieux à faire, dit Juliette, qui n'avait rien dit jusque-là, et dont l'influence était toute-puissante sur M. Novéal. Ce moyen concilie la prudence et la reconnaissance.

—La reconnaissance, peut-être, reprit M. Novéal, mais la prudence... Enfin, puisque tu le veux, Juliette... Au moins attachez-le solidement, ce brigand-là, car tous ces Indous vous glissent dans les mains comme des serpents.

On garotta solidement le zemindar, et on le renferma dans une cabine du rouffle. Jootha Maddub se coucha en travers de sa porte et resta ainsi toute la journée quoiqu'il fût blessé, peu dangereusement il est vrai. Ce dévouement ne put désarmer le zemindar, qui repoussa toutes les avances de son fils et refusa de lui pardonner.

Durant la nuit, Jootha Maddub entendit son père qui murmurait :

—J'ai soif.

Il se leva, courut chercher de l'eau et vint l'apporter à Narain Sagore.

—Est-ce toi, Jootha Maddub ? demanda le zemindar.

—Oui, mon père, répondit d'une voix tremblante le jeune homme, qui cherchait dans l'obscurité à saisir la main de son père.

—Reprends cette eau. Je ne veux rien de toi.

—Je vous en conjure, mon père, écoutez...

—Non !

—Votre colère me déchire le cœur.

—Crois-tu donc que ta trahison n'ait pas déchiré

mon cœur, à moi ? Un enfant qui était mon trésor, ma vie, l'espoir de mes vieux jours, le voir m'abandonner pour des étrangers !

— Pardonnez-moi, mon père, je...

— Il y a quelques années, — te souviens-tu, — Jootha ? tu étais bien malade ; que de nuits j'ai passées à ton chevet !

— Oh ! oui, je m'en souviens. Une mère n'aurait pu me soigner plus tendrement.

— A ce moment-là on m'eût demandé dix ans de ma vie pour prolonger la tienne de quelques mois, je te jure, enfant, que je les eusse données avec joie. Et maintenant... maintenant, je regrette que tu ne sois pas mort !

— Mon père !

Au moins tu n'aurais pas trahi.

Ecrasé par ces amères paroles, Jootha Maddub se roulait aux pieds du zemindar et collait ses lèvres sur ses mains qu'il arrosait de baisers et de larmes.

— Ecoute, lui dit enfin le zemindar, veux-tu que je te pardonne ?

— Que faut-il faire ?

Me délivrer.

Jootha Maddub hésita.

— C'est bien, reprit Narain Sagore. Voilà ton affection et ton repentir. Tu refuses de faire pour ton père ce que tu as fait pour des étrangers.

— Ils allaient périr.

— Crois-tu donc qu'on me fera grâce de la vie ?

— J'en suis sûr.

— Enfant ! Après-demain, demain, peut-être, les Faringheas arriveront à Mutra. Ils rencontreront des compatriotes, des soldats, des magistrats. On les blâmera de leur clémence et je serai fusillé ou pendu... grâce à toi.

— Mon père !

— Grâce à toi... Laisse-moi mourir, fils ingrat et va retrouver ceux à qui tu me sacrifies !

— Je vous sauverai mon père ! dit Jootha Maddub en se relevant. Pardonnez-moi d'avoir hésité, mais je croyais qu'aucun danger ne vous menaçait. Une fois libre, vous me pardonneriez, n'est-ce pas ?

— Si tu pars avec moi, oui.

— Je jure de vous rejoindre.

— Quand ?

— Quand ils seront en sûreté.

Le zemindar contint un geste de colère.

— Soit, dit-il.

— Oh ! mon père, mon père, dites que vous me pardonnez, et laissez-moi vous embrasser.

— Mes bras sont liés, murmura Narain Sagore.

Jootha saisit un couteau et coupa les liens qui chargeaient le zemindar. Puis il se jeta tout en pleurs dans les bras de son père.

— Dans quelques heures il fera jour, dit Narain Sagore. Si tu veux me sauver ne perds pas de temps.

— Êtes-vous capable de gagner à la nage ?

— Certainement.

— Mais les caïmans et les tigres ?

— Rends-moi mes armes seulement... Je connais le pays, d'ailleurs, et j'aurai bientôt gagné quelque aldé.

Jootha Maddub sortit, se traînant sur les mains et sur les genoux. Deux hommes montaient la garde à la porte du rouffle. L'un était Valentin, l'autre un des serviteurs de Narain Sagore qui avait suivi Jootha Maddub. Le jeune homme s'approcha de ce dernier et lui parla quelques moments à voix basse. L'Indou finit par faire un signe d'acquiescement. Quant à M. Mazeran, il continuait à se promener de long en large devant la porte du rouffle.

Après un instant d'hésitation, Jootha Maddub retourna près de son père, qu'il dégagait complètement de ses liens, et à qui il donna ses propres armes.

— Suivez-moi, lui dit-il.

Il ouvrit la porte du rouffle et regarda. Assis sur ses talons, à deux pas de là, l'Indou dormait ou feignait de dormir. Valentin, appuyé contre le rouffle, restait immobile et les yeux fermés.

— Venez, mon père, murmura Jootha Maddub.

Au moment où le zemindar se glissait en rampant par la porte que son fils tenait ouverte, il reconnut Valentin. A la vue de cet homme qui l'avait frappé à la figure avec sa cravache (injure plus cruelle encore pour un Indou que pour un Européen), un nuage de sang monta aux yeux de Narain Sagore. Il se releva et fit un pas vers M. Mazeran en levant le poignard que Jootha venait de lui donner.

— Tout doux, zemindar ! murmura Valentin, qui ne dormait pas le moins du monde et qui saisit la main de Narain Sagore. Vous voyez bien que votre père est incorrigible, ajouta-t-il en s'adressant à Jootha Maddub.

Grâce pour lui, Valentin sahib ! dit le pauvre garçon, n'appellez pas.

— Si j'avais eu l'intention de mettre obstacle à votre projet, mon pauvre Jootha, je n'aurais pas attendu si longtemps à donner l'éveil. Que le zemindar profite aujourd'hui de la reconnaissance et de l'affection que nous portons tous à son fils, mais que jamais il ne se trouve sur notre chemin. Me voici quitte envers vous, et je jure Dieu qu'une autre fois, je ne laisserais pas sortir vivant de mes mains l'homme qui a assassiné et fait assassiner tant de chrétiens.

En parlant ainsi, il avait un peu élevé la voix sans s'en apercevoir.

— Qu'y a-t-il ? demanda sir Richard, qui dormait à quelques pas de là, sur le pont, et qui se réveilla tout à coup.

— Partez bien vite, murmura Valentin en lâchant le bras de Narain Sagore.

Ce dernier se traîna en rampant jusqu'à la lisse (la muraille) du bowliah et se laissa glisser dans la rivière.

— Qu'y a-t-il donc ? s'écria encore sir Richard qui entendit le clapotement de l'eau et qui courut regarder de ce côté.

— Chut ! fit Valentin.

— Tenez, voyez là, tout près, ce sillage : c'est un homme ou un animal qui s'éloigne en nageant.

— C'est un tigre ! dit Valentin, et je suis forcé d'avouer que c'est grâce à moi s'il a pu s'échapper.

— Narain Sagore ? s'écria Richard en armant son pistolet.

— Lui-même, mon ami.

— Grâce pour mon père ! murmura Jootha Maddub en posant la main sur le pistolet de sir Richard.

Valentin raconta à ce dernier ce qui venait de se passer.

— J'ai commis une folie insigne, je le sais bien, dit-il ; mais je n'aurais jamais eu le courage de tuer cet homme sous les yeux de son fils !

— C'est une folie, en effet, répondit sir Richard en hochant la tête. Après tout, je suis forcé d'avouer que j'aurais agi comme vous.

— Merci, merci, dit Jootha Maddub en pressant avec une profonde reconnaissance la main que lui tendait affectueusement sir Richard.

Lorsque M. Novéal apprit la nouvelle de l'évasion du prisonnier, il haussa les épaules.

— Ah ! mes pauvres amis, dit-il, que vous connaissez peu les Indous ! Dieu veuille que Narain

Sagore ne vous prouve pas d'ici à quelques jours ce qu'on gagne à faire le Don Quichotte vis à-vis de ces brigands-là !

---C'est une folie, c'est une trahison ! criait de son côté Savinien, que la peur rendait féroce. Cet homme est un scélérat ; il fallait le tuer

---Eh bien ! répondit Valentin, chargez-vous-en : Narain Sagore ne peut être encore bien loin, rejoignez-le et délivrez-nous de lui.

---Certainement, fit sir Richard.

Cette proposition ne parut sourire que fort médiocrement à maître Savinien, qui s'éloigna furieux.

---Voyons, reprit M. Novéal, puisque la chose est faite, n'en parlons plus, mais prenons nos précautions.

---Lesquelles ? demanda Valentin.

---Au lieu de nous arrêter comme nous comptons le faire cette nuit, poursuivons notre route.

---Le hurkaru prétend que nous allons arriver à un passage fort dangereux, fit observer sir Richard.

---N'importe ; il est évident pour moi que, dès que Narain Sagore aura rencontré quelque aldée, quelque hutte de pêcheur, il se remettra à nos trousses.

---Encore ? fit Valentin.

---Toujours. D'abord il aime Juliette ; et quand un Indou de cet âge et de ce caractère se met un amour dans la tête, le diable ne l'en arracherait pas. Puis vos coups de cravache...

---Et vos coups de sabre, monsieur Novéal ?

---Il m'en veut moins qu'à vous, croyez-le bien Valentin. En touchant sa figure, la cravache d'un Ferinhea l'a souillé et lui a fait perdre sa caste, ce qui est le plus grand malheur que puisse éprouver un Indou, car il lui faut plusieurs années de pénitence pour se purifier. Aussi, mes amis, croyez-moi, hâtons-nous de mettre entre le zemindar et nous la plus grande distance possible.

---Faut-il hisser la voile ? demanda sir Richard

---Non, ce serait par trop imprudent. Laissons-nous seulement dériver avec le courant.

On suivit son conseil. Deux hommes postés à l'avant et deux autres à l'arrière tenaient deux grandes perches dont ils se servaient comme de gaffes, soit pour éloigner l'embarcation du bord lorsqu'elle s'en approchait trop, soit pour repousser les troncs d'arbre qui se trouvaient sur le chemin du bowliah.

XXXII.

Grâce à la Providence, qui veillait sur les pauvres fugitifs, ils échappèrent cette nuit-là encore à tous les périls qui les menaçaient. A mesure qu'ils avançaient vers le but de leur voyage, le danger diminuait d'autant plus que l'insurrection ne paraissait pas encore avoir gagné jusque là.

Dès que le soleil parut à l'horizon, on déploya la voile, et le bowliah marcha plus rapidement. M. Novéal, sir Richard et Valentin tenaient la barre à tour de rôle. On commença bientôt à rencontrer des diggeys ; quelques dandys montrèrent de loin des fruits et des poissons. Après s'être consultés, les Européens laissèrent une de ces embarcations accoster le bowliah.

---Veux-tu nous servir de pilote jusqu'à Mutra ? demanda M. Novéal au dandy.

---Et mon diggey ? fit celui-ci, fidèle à l'habitude des Indous, qui ne répondent jamais catégoriquement.

---Nous le prendrons à la remarque.

---Et ma journée de pêche ?

---On te l'achètera.

---Combien ?

---Dix roupies (25 francs).

---Et ma femme et mes enfants qui m'attendent.

---Voici vingt roupies.

---Ce n'est pas assez, sahib, répondit le dandy, qui, au besoin, eût certainement fait la corvée pour une seule roupie et se fût encore trouvé fort généreusement payé

---C'est à prendre ou à laisser, répondit M. Novéal, ainsi décide-toi.

---Sahib...

---Oui ou non.

---Non.

---Alors, descends dans ton diggey, et va-t-en.

---Trente roupies, sahib.

---Va-t-en.

---Vingt-cinq.

---Non.

---Eh bien ! sahib, j'irai tout de même, mais vous donnerez un bacshih.

---Soit ; hâtons nous.

Vers sept heures du soir on arriva à Mutra. Ils trouvèrent cette ville dans l'agitation. La petite garnison de cipayes qui l'occupait avait déserté avec armes et bagages pour aller se joindre aux insurgés de Delhi. Ils n'avaient fait aucun mal aux Européens, ni même à leurs officiers, mais on apprenait à chaque instant la désertion de quelque garnison voisine. Puis, les campagnes commençaient aussi à se remuer, non pas les ryots précisément, mais la population misérable qui se groupe autour des dacoits, des thugs et des bheels, dès que quelque événement lui permet de se livrer au pillage.

Quoiqu'on n'eût encore attaqué que quelques habitations isolées, les Européens quittaient presque tous la ville pour se retirer à Agra, à Cawnpore ou à Bénarès.

Malgré leurs fatigues, les Novéal ne restèrent qu'un seul jour à Mutra. Quoiqu'il se fût juré de quitter les chrétiens dès qu'il les aurait conduits au milieu de leurs compatriotes, Jootha Maddub ne se sentit pas le courage de se séparer d'Emma.

---Il ne sont pas encore sauvés, se dit-il pour s'excuser envers lui-même, je dois poursuivre ma tâche jusqu'au bout.

Et il les conduisit jusqu'à Cawnpore où ils retrouvèrent plusieurs officiers anglais qui s'y étaient réfugiés, et entr'autre le lieutenant Dickson.

Là, un soir, vers sept heures, Jootha Maddub s'en alla se promener tout seul sur le bord du fleuve. Ses amis dinaient en ville ce jour-là. On l'avait invité pour faire plaisir à la famille Novéal, mais il avait refusé.

Il faisait nuit déjà, mais, par une exception assez rare, il n'y avait pas de brouillard. Jootha Maddub se sentait profondément triste et découragé. Le calme splendide de la nature et le sourd murmure du Gange, qui s'enfuyait vers Calcutta, augmentaient encore sa mélancolie. De l'endroit où il s'était arrêté, il dominait le fleuve qu'éclairait faiblement la pâle clarté de la lune.

Appuyé contre le tronc d'un gros arbre et la tête cachée dans ses deux mains, Jootha Maddub rêvait à celle qu'il aimait. Tout à coup il lui sembla entendre à quelques pas de lui le murmure de plusieurs voix. Une sorte de pressentiment, un vague souvenir, peut-être, lui firent prêter l'oreille.

---Ainsi, c'est pour demain ? dit quelqu'un.

---Oui, répondit une autre voix ; un peu de courage, et l'angrén rajh (le règne anglais) sera brisé.

---Vengez vos frères de Delhi, de Meerut et de Bénarès, ajouta une troisième voix, qui fit tressaillir Jootha Maddub.

Il se leva et regarda autour de lui. D'abord, il

ne vit rien. Il fit quelques pas sur la droite. A douze ou quinze pieds de lui, assis derrière un massif d'arbustes, neuf hommes causaient à voix basse. Quatre d'entre eux étaient des cipayes. Deux autres devaient appartenir à la classe des vaïcyas ou marchands. Deux étaient des ryofs des environs. Quant au neuvième, enveloppé dans un large comli, il ne laissait rien voir de sa figure.

—C'est lui, pourtant ! murmura Jootha Maddub.

A ce moment, soit que ses vêtements eussent frôlé quelque branche, soit que l'oreille subtile des Indous eût saisi le bruit de sa respiration, les causeurs se levèrent brusquement.

—Quelqu'un nous écoute, dit un d'eux en dégainant son kultrie. Malheur à lui !

Espérant qu'on ne le découvrirait pas, Jootha Maddub resta appuyé contre son arbre, qui le masquait du côté des Indous. Deux de ces hommes passèrent tout près de lui sans paraître l'avoir aperçu. Il se félicitait déjà d'avoir échappé à leur regard, lorsqu'ils se retournèrent brusquement et se jetèrent sur lui. Il voulut fuir de l'autre côté, mais il était cerné

—A mort l'espion ! cria l'un des cipayes en brandissant son kultrie sur la tête du jeune Indou.

—Ne frappez pas ! ne frappez pas ! c'est mon fils ! dit l'homme au comli en se précipitant entre Jootha Maddub et le cipaye.

—Ton fils !

—Oui.

—Qui vit avec les Feringheas ?

—C'est moi qui l'ai mis près d'eux pour des motifs importants.

—C'est différent, murmura le cipaye. Et tu es sûr qu'il ne nous trahira pas ?

—Je le garantis.

—Fais-y attention, sahib, c'est ta tête qui répond de sa discrétion. S'il parle, je jure par Wichnou et ses incarnations que mes camarades et moi nous te mettrons à mort.

—C'est bien, j'engage ma vie pour la sienne. Maintenant, laissez-nous.

—Cependant...

—Laissez-nous reprit Narain Sagore avec une voix ferme. Ceux qui m'ont envoyé vous ont recommandé de m'obéir.

Les Indous s'éloignèrent.

—Que venez-vous faire ici, mon père ? demanda Jootha Maddub.

—C'est au père de questionner, et au fils de répondre. Pourquoi n'es-tu pas venu comme tu me l'avait promis ?

—Ils ne sont pas encore en sûreté.

—Ne sont-ils pas au milieu des leurs ?

—Et les cipayes révoltés ?

—Fidèles.

—Non, puisque vous êtes d'accord avec eux. C'est mal ce que vous faites-là, mon père. Les Feringheas tenaient votre vie dans leurs mains.

—Et il les ont ouvertes, interrompit Narain Sagore, parce qu'ils sont aveugles ; parce que la puissante Kali veut qu'aucun de ces mécréants ne quitte le pays qu'ils ont profané.

—Je vous abandonne les autres. Laissez-moi sauver ceux-ci.

—Eux d'abord, eux surtout, ils doivent périr. Bientôt va, bientôt, je les verrai se tordre dans les supplices.

—Je saurai les prévenir, dit Jootha.

—E: me dénoncer ?

—Je le devrais.

—Fais-le donc, alors.

—Partez, je vous en conjure.

—Je reste pour déchirer leurs cadavres de mes

ongles. Que veux-tu faire ? Leur dire de partir ? Si tu ne peux expliquer le motif de ta prière, ils ne te croiront pas. Révéler ma présence et mes projets ? Tu as entendu ce qu'a dit le cipaye ; c'est moi qui paierai de ma vie la confiance que j'ai mise en toi.

—Oh ! oh ! murmura Jootha Maddub, en se tordant les bras.

—Enfant ! malheureux enfant ! ne vois-tu donc pas que tu es le jouet de cette infernale étrangère ?

—Non. Emma est franche et loyale.

—Elle aime un autre que toi.

—Plus maintenant.

—Si, si. Veux-tu que je t'en donne la preuve ?

—Oh ! oui, oui !

—Si elle te trompe, jures-tu de me suivre ?

—Mon père je voudrais...

—Réponds. Oui ou non, le promets-tu ?

—Oui, répondit enfin Jootha Maddub.

—Viens.

Narain Sagore saisit son fils par la main et l'entraîna rapidement. Au bout d'un quart d'heure, ils se trouvèrent devant une sorte de terrasse, sur laquelle était un jardin d'où l'on dominait le fleuve et la campagne.

—Il faut monter là, dit le zemindar.

S'accrochant aux interstices des murs de soutènement, les deux hommes gagnèrent le haut de la terrasse, que bordait une rangée d'arbres précédée d'une haie d'arbustes.

—Chut ! fit le zemindar, écoutons.

Plusieurs personnes causaient dans les bosquets du jardin. Il y avait cinq ou six petits groupes formés principalement de jeunes Anglaises et d'officiers. On sait, en effet, la liberté que les britanniques laissent aux jeunes filles.

—C'est elle ! dit tout à coup Jootha Maddub, qui avait reconnu à quelques pas de là la voix d'Emma.

—Doucement donc ! dit le zemindar en retenant son bouillant compagnon, mets-toi à plat ventre et n'avance qu'avec précaution. Calme-toi avant de commencer à marcher. Ta respiration s'entend de trop loin.

Ils arrivèrent enfin à sept ou huit pas de Henry Dickson et d'Emma Bartelle. Ceux-ci étaient seuls. Henry Dickson paraissait fort animé, fort en colère. Emma avait les yeux baissés et de temps en temps de grosses larmes roulaient le long de ses joues.

—Oh ! Jootha Maddub, disait Henry, je le hais ! Je voudrais l'écraser avec le reste de sa race trompeuse et lâche !

Jootha Maddub fit un mouvement pour s'élançer sur l'officier, mais son père lui saisit le bras :

—Attends donc ! murmura-t-il

—Monsieur Dickson, répondit Emma d'une voix résolue, je vous jure de nouveau que, si jamais vous avez une querelle avec Jootha Maddub, je ne vous reverrai de ma vie.

—Oh ! vous l'aimez ?

—Comme un frère, oui.

—Oh ! mieux encore.

—Ramenez-moi près de ma mère, M. Dickson, dit-elle d'un ton ferme.

—De grâce, encore un instant, un seul, murmura Dickson les mains jointes. J'ai tort ; oui, Jootha Maddub est une exception parmi les Indous ; c'est un noble cœur ; mais enfin il vous aime, et je suis jaloux.

—Pauvre Jootha !

—Comme vous dites cela ! Oh ! je donnerais tout au monde pour lire dans votre cœur.

—Hélas ! murmura la jeune fille, le puis-je moi-même ? Vous voulez que je vous parle franche-

ment, monsieur Dickson ; et bien ! je le ferai, quoi que ce soit peut-être m'exposer à vos railleries et à celles de vos amis.

— Oh ! Emma, pouvez-vous croire....

— Eh bien ! monsieur Dickson, Jootha Maddub a été le bon génie de ma famille ; je lui dois la vie de ma mère de ma sœur, de tous mes parents. Je lui en suis tellement reconnaissante que, s'il fallait à mon tour donner ma vie pour sauver celle de Jootha Maddub, je sacrifierais volontiers la mienne.

— Si cependant, se méprenant sur vos sentiments pour lui, Jootha Maddub avait l'audace de demander votre main.

— Je refuserais, car ce serait nous rendre malheureux tous les deux. Je ne puis m'empêcher de subir le préjugé que vous avez tous contre la race indoue ; malgré mon amitié pour Jootha Maddub, il me serait impossible de devenir sa femme.

— Tu l'entends ? murmura Narain Sagore à l'oreille de son fils.

— Oui...oui...Laissez-moi écouter encore.

— Alors, reprit Henry Dickson, puisque vous ne l'aimez que comme un ami, pourquoi refuser de m'accorder votre main, à moi qui vous aime tant ?

— Cela ferait trop de chagrin à Jootha Maddub s'il me voyait marier.

— Est-ce qu'il aurait mis cette condition au salut de votre famille ?

— Oh ! non, il est trop généreux pour cela ; mais je veux lui prouver que je sais comprendre et apprécier sa délicatesse. Cette condition, qu'il a eu la générosité de ne pas m'imposer et que j'eusse certainement acceptée pour sauver mes parents, je me l'impose volontairement.

— Alors, vous ne vous marierez jamais ?

— Jamais.

— Et si, un jour pourtant, vous veniez à aimer quelqu'un ?

— Je souffrirais, mais je ne me marierais pas.

— C'est de la folie.

— C'est de la reconnaissance.

— Si Jootha Maddub le savait, il serait le premier à vous rendre votre liberté.

— Je le crois. Mais il ne le saura jamais.

— Emma, Emma, dit une voix dans le lointain.

— Voici ma sœur qui nous cherche, dit Emma.

— Déjà !

— Et désormais, monsieur Dickson, ne revenons plus sur le sujet que vous avez abordé tout à l'heure. Je serai votre amie, rien de plus.

— Emma, chère Emma !

— Monsieur Dickson !

— Oh ! tenez, votre sang-froid me rend fou. Plus je vous vois grande et courageuse, plus je vous aime. Je vous jure que si vous persistez à me désespérer je me fais casser la tête à la première occasion.

— Monsieur Dickson, de grâce... Ne suis-je pas assez malheureuse sans que vous veniez ajouter encore à mes chagrins ?

— Malheureuse, vous ! Pourquoi ?

— Il le demande, murmura la jeune fille en cachant dans ses deux mains sa figure baignée de larmes.

— Emma, chère Emma ! s'écria l'officier ivre de joie. Ma bien aimée, ma femme !

— Jamais ! répondit-elle en se levant et en s'esuyant les yeux d'une main tremblante. Adieu, Monsieur Dickson, oublions tous deux ce qui s'est passé aujourd'hui, oublions.

Sentant que ses forces étaient à bout, elle se couvrit la figure de son mouchoir et s'enfuit rapi-

dement. M. Dickson courut après elle, mais elle avait déjà disparu dans les bosquets.

— Eh bien ! mon fils, es-tu suffisamment éclairé maintenant ? demanda Narain Sagore à Jootha Maddub, qui avait couvert sa tête de son écharpe, es-tu convaincu maintenant qu'elle aime l'officier anglais ?

— Oui.

— Et qu'elle ne t'épousera jamais ? — Oh ! ces blanches, vois-tu, elles sont toutes les mêmes, avec leur orgueil ! Le sang qui coule dans nos veines est rouge comme le leur, cependant. Je te l'ai dit, enfant, ces femmes-là, il faut les amener à trembler et à pleurer à nos genoux. Demain, peut-être, demain c'est toi qui commandera.

— Comment cela, mon père ?

— Demain, Cawnpore sera à nous.

— Et les troupes ?

— Elles désertent.

— Les Européens ?

— On les tuera.

— Encore des massacres ! murmura Jootha Maddub.

— Tant qu'il restera un feringhea sur notre sol, le sabre ne doit pas se reposer.

— A quoi penses-tu ? ajouta-t-il en voyant la préoccupation de son fils.

— A les sauver, répondit Jootha Maddub.

— Les sauver ! s'écria le zemindar. Sauver cette famille maudite, cet homme qui vient te voter l'hérédité de la bégum, celui qui m'a frappé de sa cravache, et les deux femmes qui ont repoussé notre amour ! Tu es fou, Jootha Maddub !

— Il faut les sauver, mon père.

— Ils mourront !

— Non.

— Enfant, ne me résiste pas. Ne lutte pas contre ma volonté. Suis-moi.

— Je reste.

— Pour me trahir ?

— Pour les sauver où mourir avec eux.

— L'heure s'écoule ; mes frères attendent... Viens, je t'en conjure.

— Sauvez-les, mon père, et je jure alors de ne plus vous quitter.

— Leur mort rompra le charme qui te sépare de moi. A demain.

— Mon père !

— A demain !

Le zemindar dégaga son écharpe que Jootha Maddub avait saisie pour le retenir, et s'éloigna rapidement.

XXXIII.

Quant à Jootha Maddub, il resta longtemps dans la même position, assis sur ses talons et la tête enveloppée dans son écharpe, songeant à Emma, et se demandant comment s'y prendre pour sauver les Européens sans trahir son père. Il sortit enfin du jardin et gagna la maison des Novéal, où ses amis lui avaient fait disposer un appartement que Juliette, Clémence, Emma et Cécile garnissaient de fleurs chaque matin. Il entra dans le salon, se coucha sur un divan et attendit le retour des Européens.

— Comme vous avez l'air sombre, mon ami lui dit Juliette, qui remarqua tout de suite la physionomie soucieuse du jeune homme et qui le tira à l'écart. Vous serait-il survenu quelque contrariété ?

— Non, répondit Jootha Maddub, touché de l'accent d'intérêt sincère et cordial qui vibrerait dans la voix de Juliette ; mais j'ai quelque chose de très-important à vous dire.

—Qu'est-ce donc ?

—Et une grande preuve de confiance à vous demander.

—Vous pouvez être certain qu'elle ne vous sera pas refusée.

—Il faut que vous quittiez Cawnpore immédiatement.

—Quitter Cawnpore ! mais pourquoi ?

—Je ne puis vous le dire, madame, mais je vous jure qu'il est important pour vous tous de partir au plus vite.

—Demain, alors.

—Demain, il serait peut-être trop tard.

—Nous ne pouvons nous mettre en route sans quelques préparatifs ; il faut que nous arrangions nos bagages, que nous prévenions...

—Ne prévenez personne, ce serait tout perdre. Croyez-moi, madame, partez ; partez cette nuit même.

—Vous m'effrayez, mon ami, est-ce que vos compatriotes prépareraient ici un *drame sanglant* comme celui aux horreurs duquel nous avons assisté à Delhi ?

—De grâce, madame, ne m'interrogez pas, je ne puis vous répondre. Hâtez-vous de partir. Chaque minute est précieuse. Tâchez surtout que vos domestiques indous ne connaissent que le plus tard possible vos projets de départ.

Juliette courut transmettre à ses parents le conseil de Jootha Maddub.

—Il faut le forcer à s'expliquer, dit Savinien. S'il refuse, on fera venir le magistrat, qui saura bien lui arracher la vérité.

—Pourquoi ne pas le mettre tout de suite à la torture ? s'écria Frédéric.

—Jootha Maddub nous a donné trop de preuves de dévouement pour que nous puissions douter de lui, dit Valentin. Mon avis est que nous suivions son conseil et que nous partions immédiatement.

—Et nos bagages ?

—Nous chargerons quelqu'un de les rassembler et de faire les caisses. On nous les expédiera ensuite à Calcutta.

—Vous ferez bien de vous déguiser tous en natifs, dit Jootha Maddub en s'approchant. Les femmes monteront en palanquin. Quant à nous, nous trouverons bien sur la route quelques chariots que nous louerons ou que nous achèterons.

Nos héros avaient voyagé trop longtemps pour n'être pas expéditifs dans leurs arrangements. Au bout de deux heures, tout le monde était prêt à se mettre en route. Comme à Delhi, on sortit par le jardin. A peine avait-on fait quelques pas que deux Indous, couchés au pied du mur, se levèrent et s'éloignèrent en courant. On fit environ quatre milles sans autres incidents que la rencontre de quelques ryotes qui se rendaient à Cawnpore, et qui examinèrent d'un œil curieux la petite caravane.

Vers sept heures du matin, on trouva un chariot traîné par des bœufs. Nos voyageurs achetèrent le véhicule et l'attelage. Ce n'était certes pas pour aller plus vite, car l'allure des bœufs est très-lente, mais afin de soustraire les Européens aux regards des passants. Malgré leur déguisement, leurs allures, leur démarche et leur air étranger attiraient l'attention des Indous.

A la nuit tombante, on arriva à un des *bungalows* (pavillons) établis par le gouvernement sur la grande route pour l'utilité des voyageurs. Pour une modique rétribution, ceux-ci trouvent là un lit et même quelques domestiques. On s'y installa pour passer la nuit.

Malgré la tranquillité dont on avait joui jusqu'a-

lors, il fut convenu que deux personnes veilleraient pendant quatre heures et seraient ensuite remplacées par deux autres. M. Novéal et Frédéric commencèrent. A minuit ils cédèrent la place à sir Richard et Savinien. Suivant son habitude en pareille circonstance, ce dernier ne tarda pas à s'endormir.

Vers une heure du matin, Jootha Maddub, qui était couché sur une natte placée devant la porte de l'appartement des femmes, se réveilla dans un tel état d'agitation qu'il lui fut impossible de se rendormir. Poussé par une sorte de pressentiment, il rencontra sir Richard, avec lequel il échangea quelques mots à voix basse.

—Et M. Savinien ? demanda-t-il.

—Je parie qu'il s'est endormi, répondit le jeune Anglais. Vous devriez bien aller voir ce qu'il fait.

Jootha Maddub s'éloigna en marchant avec cette souplesse particulière aux races orientales, qui glissent sans bruit comme les chats. Au moment où il arrivait auprès de l'endroit où devait se trouver Savinien, deux corps humains se dressèrent brusquement tout près du Français. Jootha Maddub vit flotter un objet blanc, puis il attendit un soupir étouffé, accompagné du retentissement produit par le corps d'un homme se débattant sur le sol.

Jootha Maddub, qui était resté jusqu'alors dans l'ombre projetée par la muraille du bungalow, se précipita au secours du Français. Avant qu'il eût fait trois pas, une balle de pistolet l'atteignit en pleine poitrine.

—Aux armes ! aux armes ! s'écria-t-il en tombant.

—Mon fils ! s'écria l'homme qui venait de tirer sur lui. J'ai tué mon fils !

Et Narain Sagore se jeta sur le corps de Jootha Maddub.

La détonation du coup de feu et les cris du jeune homme avaient mis tout le monde sur pied dans le bungalow. Au même instant, une cinquantaine d'Indous se dressèrent comme par enchantement à deux pas de la maison et s'élançèrent sur les Européens.

Assis à côté du banc sur lequel il avait déposé le corps de son fils, Narain Sagore concentrait toute son attention sur Jootha Maddub, dont le sang coulait avec une abondance effrayante.

—Mon fils ! murmurait-il, mon pauvre fils ! pardonne-moi !

—Je vous pardonne de grand cœur, mon père, répondit Jootha Maddub d'une voix affaiblie. Mais à votre tour, pardonnez-moi aussi.

—Oh ! mon pauvre enfant, oui, je te pardonne... laisse-moi voir ta blessure.

—Ce n'est rien.

—Tu me trompes. La balle t'a frappé en pleine poitrine... Voyons, peux-tu te lever ?

Jootha Maddub essaya de se tenir debout, mais les forces lui manquèrent. Il retomba dans les bras de son père.

—Et pas de lumière ! s'écria le zemindar... pour que je puisse visiter cette blessure... Attends, mon fils... laisse-moi te porter dans le bungalow.

—Les Européens vous tueraient.

—Ils sont tous occupés de l'autre côté... laisse-moi faire.

Il prit Jootha dans ses bras et l'emporta dans une salle basse du bungalow. Au moment où il déposait son précieux fardeau, il entendit retentir sur la route le galop précipité de plusieurs chevaux. Il prêta l'oreille et poussa un cri de rage.

—Un peloton de cavalerie, murmura-t-il. Je ne puis pas cependant laisser mon fils seul dans cet

état, ajouta-t-il en regardant Jootha Maddub, qui avait perdu connaissance, et dont la tête reposait inerte sur l'épaule de son père.... Ah ! que faire, que faire ?

Au même instant, Juliette et ses deux filles, qui avaient entendu quelque bruit dans la salle, arrivèrent précipitamment. En apercevant le zemindar, elles poussèrent un cri d'effroi et voulurent s'enfuir. Il s'élança vers elles.

— Ne fuyez pas, leur dit-il... Je pars... Mon fils, mon pauvre fils est là blessé, blessé à mort peut-être... et par moi... Je vous le confie... Votre vie à tous me répondra de la sienne.

Il embrassa Jootha Maddub toujours évanoui et s'élança hors du bungalow. Au moment où il arrivait sur la petite place qui précédait le pavillon, un peloton de cavalerie indigène débouchait ventrê à terre de la grande route. Leur charge impétueuse dispersa les compagnons de Narain Sagore. Ceux-ci essayèrent pourtant de résister ; mais, pris entre deux feux, ils furent bientôt écrasés.

Narain Sagore, furieux, monta sur un banc et voulut haranguer les cavaliers indigènes. Leur chef, qui n'était autre que Henry Dickson, ne donna pas le temps à Narain Sagore de leur parler. Au premier appel du zemindar à la révolte, Dickson prit son sabre entre ses dents, saisit son revolver et ajusta Narain Sagore : deux coups de feu retentirent successivement et les deux balles portèrent juste. Le zemindar étendit les bras en chechant à se cramponner à quelque chose ; sa main ne rencontrant que le vide, il roula par terre.

Découragés par la mort de leur chef, et hors d'état de résister aux forces réunies des Européens et des cavaliers, les Indous de Narain Sagore prirent la fuite de tous côtés.

Dickson se précipita vers M. Novéal qui de son côté, accourait à sa rencontre.

— Vous êtes blessé, dit le jeune officier en serrant la main que lui tendait M. Novéal.

— Ma blessure n'est rien, mais Valentin et Joseph sont atteints plus grièvement que moi... Puis, ce pauvre Savinien a payé sa négligence de sa vie. On l'a étranglé avec un roomal. Venez... il me tarde comme vous d'être rassuré sur le compte de nos amis.

Ils entrèrent dans la salle basse du bungalow. A la lueur sinistre et vacillante de quelques *musals*, ils aperçurent un triste spectacle. Sur un divan était couché Jootha Maddub, autour duquel se pressaient les quatre femmes, ainsi que Valentin et Frédéric. Le pauvre Indou n'avait plus que quelques moments à vivre et se rendait parfaitement compte de son état. Il tenait entre ces deux mains la main d'Emma et celle de Juliette. En reconnaissant son rival, Jootha Maddub tressaillit.

— Eloignez-vous, dit tout bas Juliette à l'officier.

— Non, non, murmura Jootha Maddub, qui devina, plutôt qu'il ne l'entendit, le mot prononcé par Mme Mazeran, restez au contraire... tout à l'heure je vous parlerai. Mais, mon père, dit-il tout à coup comme frappé d'une idée, où est-il ? Qu'est-il devenu ?

— Il s'est échappé, répondirent à la fois M. Novéal et l'officier.

Jootha Maddub poussa un soupir de soulagement.

— Madame, reprit-il au bout d'un instant en approchant ses lèvres de l'oreille de Juliette, je voudrais parler à votre fille, à elle seule, rien qu'un instant.

Juliette se retira un peu à l'écart en emmenant les autres personnes.

— Emma, dit alors Jootha Maddub, j'ai entendu

hier votre conversation avec M. Dickson ; je vous remercie de m'avoir défendu.

— M. Dickson lui-même vous estime, interrompit Emma. Si, un moment, il a paru vous en vouloir, c'est que...

— C'est qu'il était jaloux, n'est-ce pas ? Comme si l'on pouvait être jaloux d'un pauvre Indou tel que moi ! Je vous aimais bien, Emma. Les blancs nous sont peut-être supérieurs en bien des choses, mais je ne crois pas qu'aucun d'eux puisse vous aimer plus que je ne vous aimais.

— Je le sais, mon pauvre Jootha, murmura la jeune fille, qui sanglotait.

— Pourquoi pleurer ainsi, Emma, parce que je meurs ? Ne comprenez-vous pas que la mort est le plus grand bonheur qui puisse m'arriver ?

— Oh ! vous vivrez pour nous tous qui vous aimions tant !

— Comme un frère, n'est-ce pas ?... Je devais être trop heureux de cette affection, Emma... pourtant elle n'aurait pas suffi à mon cœur. Celle que j'aurais voulue, celle que j'aurais payée au prix de tout mon sang, c'était l'affection que vous éprouviez pour M. Dickson.

— Puisque vous avez entendu notre conversation, interrompit-elle avec vivacité, vous avez pu voir que je refusais de l'épouser.

— Oui, Emma, mais en brisant votre propre cœur, et par dévouement pour moi.

— Cela prouve, du moins, que je vous aimais assez pour vouloir vous éviter un chagrin, même au prix de mon bonheur.

— C'est pour cela que je ne veux pas accepter ce sacrifice, reprit Jootha Maddub. Je ne veux pas que mon souvenir reste comme une ombre fatale sur votre vie. Vous êtes jeune, belle, aimée, soyez heureuse... Depuis que je vis dans votre intimité à à tous, bien des idées nouvelles me sont venues... Votre mère m'a appris qu'il y avait quelquefois du bonheur à se dévouer pour ceux qu'on aimait.

— Jootha, mon ami, mon pauvre ami ! murmura Emma, qui étouffait.

— Vous avez dit l'autre soir à M. Dickson que j'avais été un bon génie pour vous et votre famille. Eh bien ! je veux l'être jusqu'au bout, pour que mon souvenir ne vous rappelle que des pensées d'affection. Épousez celui que vous aimez.

— Non, non, fit Emma en secouant la tête.

Elle était trop émue pour pouvoir parler.

— Je le veux, je vous en prie.

Comme elle ne répondait pas, il appela du geste Mme Mazeran.

— Faites approcher tout le monde, dit-il, et M. Dickson aussi. Hâtez-vous, car je sens que bientôt... M. Dickson, continua-t-il en s'adressant à son rival, qui le contemplait avec une profonde compassion, Mlle. Emma vous racontera notre entretien. Vous vous aimez ; épousez-la et pensez quelquefois au pauvre Indou... Emma...

— Non ! s'écria Emma avec élan, je jure...

— Emma, interrompit-il ne me laissez pas mourir avec la pensée que vous serez malheureuse toute votre vie à cause de moi. Promettez-moi d'épouser M. Dickson.

— Promets-le, mon enfant, dit Juliette.

— Merci, madame ! fit Jootha Maddub. Vous avez toujours su lire dans mon cœur. Je voudrais...

Un spasme convulsif l'interrompit ; il poussa un profond soupir, ce fut le dernier.

Pour ne pas attrister nos lecteurs, nous ne nous appesantirons pas sur les moments qui suivirent la mort du pauvre Indou. On remit son corps à quelques brahmines Indous qui, moyennant une forte

récompense, se chargèrent de le faire brûler et de jeter les cendres dans le Gange, suivant les usages de sa religion.

M. Dickson escorta les fugitifs jusqu'à Futtehpour. Chemin faisant, il leur raconta comment il avait pu arriver si à propos à leur secours. Rôdant, comme un véritable amoureux, autour de la maison d'Emma, il avait vu partir les Européens qu'il n'avait pas d'abord reconnus. Plus tard, il avait appris par les rapports d'un tchackidas (agent de police indigène), qu'une bande d'individus armés étaient partis sur les traces de la petite caravane. Il avait couru à la maison Novéal. La trouvant déserte, et se doutant de la vérité, il avait obtenu la permission de voler au secours de ses amis. En arrivant à Futtehpour, il se sépara d'eux.

— Mon devoir m'appelle à Cawnpore, dit-il, ce n'est pas au moment du danger que je puis abandonner mon régiment.

Le brave et malheureux officier fut tué quelques jours plus tard par les cipayes révoltés, à la tête desquels était venu se placer le trop fameux Nana Sahib. Les Novéal apprirent sa mort en arrivant à Calcutta. Nous n'avons pas besoin de dire quelle

douloureuse impression leur causa cette triste nouvelle.

Par suite de la mort de Narain Sagore et de Jootha Maddub, la question de l'héritage de la Bé-gum se trouvait fort simplifiée. Ce ne fut pourtant qu'au bout de deux ans que M. Novéal parvint à se faire mettre en possession de sa fortune.

Il en a partagé la moitié entre Juliette et Clémence Frédéric a épousé sa cousine Cécile. Jus-qu'ici Emma a toujours refusé de se marier. Elle sert de mère aux deux enfants de Juliette et de Valentin. Joseph Furetal, à qui M. Novéal a donné deux cent mille francs, est maintenant avec les épaulettes de capitaine de chas-seurs à pied. Quant à M. Novéal lui-même, il habite un magnifique château en Touraine, avec les deux familles Overnon et Mazeran.

Si vous rencontrez quelque jour sur le bord de la Loire, à deux lieues environ de Tours, un grand vieillard à figure étrange, se promenant avec deux enfants et une jeune fille, et que tout le monde salue avec une curiosité bienveillante, regardez-le attentivement; vous aurez vu M. Gaspard Novéal, l'ancien sorcier des Bashoukoulompos, le mari, de la Begum, le cousin aux millions.

LE PORTEFEUILLE ROUGE.

(Suite.)



PÉRINE, suffoquée par ses sanglots, se laissa tomber à genoux devant Mme de Kéroual.

— Oh ! ma maîtresse..... ma chère maîtresse ! balbutia-t-elle en embrassant ses mains, à la pensée de vous quitter ainsi, mon cœur se brise et la force me manque.

— Songes-y, Périne..... répliqua la comtesse, l'heure se passe, il va revenir. S'il vous retrouvait ici, tout serait compromis ; la fuite deviendrait peut-être impossible. Ce château, désormais c'est une tombe. Gagne la route par la petite porte ouverte dans la muraille, au bout du parc, près du châlet ; éloigne-toi en cachant ton nom pour dérober tes traces ; loue une voiture, prends des chevaux ; dépense, s'il le faut, tout l'or que je t'ai donné ; cours à Paris et ne t'arrête qu'au seuil de la demeure du banquier Philippe de la Brière, car c'est là seulement que Marthe sera vraiment sauvée.

— Si cependant Dieu faisait un miracle ! s'écria Périne, si vous viviez.

— Rêve impossible ! rêve insensé ! Je serai morte avant ce soir. Mais enfin je veux tout prévoir. Si ce miracle dont tu parles s'accomplissait, tu le sauras.

— Comment ?

— Vivante, je t'écirai demain à Paris, poste restante. Mais chasse une vaine espérance..... Demain j'aurai cessé de souffrir.

— Ah ! les larmes m'étouffent !

— Du courage, Périne, et va chercher ma fille. En elle ma dernière joie ici-bas..... à elle mon dernier baiser

La femme de Jean Rosier, cachant son visage dans ses mains, s'élança hors de cette chambre funèbre.

La comtesse, étendue sans mouvement dans son grand fauteuil, la tête renversée en arrière, les yeux fixés et largement ouverts, semblait morte déjà.

Au bout d'une minute, Périne reparut. Elle tenait dans ses bras la petite Marthe, qui, ne se souvenant plus de sa chute, poussait des cris joyeux et riait d'un rire sans cesse.

Etrange et saisissant spectacle ! les rires de l'enfant auprès de l'agonie de la mère !.....

— La voici ! murmura Périne.

Mme de Kéroual se souleva. Une de ces lueurs que Dieu met dans les yeux des mères et qui sont le reflet du foyer d'ardente tendresse brûlant au fond de leurs âmes, illumina ses pupilles dilatées.

Elle saisit Marthe, elle la pressa contre son cœur avec une force inouïe, et, pendant quelques secondes, ses lèvres défaillantes, la couvrant de baisers avides, semblèrent ne se pouvoir détacher des joues de son enfant.

— Que Dieu te bénisse et te protège ! lui dit-elle, et qu'il daigne te faire une destinée moins cruelle que la mienne.

Puis, la rendant à Périne, elle ajouta :

— Quand elle aura grandi, répète-lui l'adieu de sa mère. En ce monde, elle n'a plus que toi. Aime-la bien..... défends-la bien !

— Ah ! j'ai deux enfants maintenant, s'écria la femme de Jean Rosier avec une exaltation passionnée.

— N'oublie pas..... n'oublie rien..... reprit la comtesse. Philippe de la Brière..... à Paris..... Marthe sera riche et vous le serez tous avec elle.....

Prends ton mari.....prends Georgette.....partezet que Dieu vous conduise.....

—Sur la vie de ma fille, madame, je vous jure de sauver la vôtre.

Ce furent les dernières paroles que prononça Périne en embrassant encore les mains de la comtesse ; puis, suffoquée par son émotion, elle sortit en emportant Marthe, qui maintenant pleurait en voyant pleurer les deux femmes.

—Allons ! se dit Mme de Kéroual en se retrouvant seule et avec une sorte de calme, le sacrifice est consommé ! Tout est fini pour moi ! Mon enfant est partie et je vais partir à mon tour.....partir pour ce monde inconnu d'où l'on ne revient pas.....Marthe, fille adorée, auprès de qui j'espérais vivre heureuse, là-haut, en m'agenouillant aux pieds de Dieu, je l'implorerai pour toi et il exaucera ma prière.....

La comtesse pencha sa tête sur sa poitrine, et, pendant un instant, parut inanimée ; mais elle chassa la torpeur croissante qui s'emparait d'elle, et elle reprit presque à voix haute :

—Mourir.....mourir si jeune... et c'est celui que j'aimais qui m'a versé la mort ! C'est bien lâche et c'est bien infâme ! Mais qu'avais-je donc fait à cet homme ? Rien.....jamais rien, que l'avoir trop aimé.....J'étais riche, voilà mon crime ! Il voulait ma fortune.....Il la voulait tout entière à lui seul.....et, pour en rester l'unique maître, il aurait tué Marthe après moi ! Marthe, chère enfant adorée, au moins, toi, tu vivras.....le monstre n'aura qu'une victime.....Et je croyais à sa tendresse.....et tout à l'heure, doucement émue, j'écoutais ses paroles mentuses.....J'étais prête à porter son nom, et tandis qu'il me faisait tout bas des serments d'éternel amour, il calculait sur mon visage les progrès du poison.....il calculait les heures qui me restaient à vivre. Ah ! c'est horrible !.....Il va revenir.....il me faudra le voir.....lui parler..... Aurai-je le courage.....aurai-je la force ?.....

L'approche de la mort, dans certains cas, loin de paralyser les organes, en centuple la délicatesse.

Un bruit léger, presque imperceptible, produit par les pas de plusieurs personnes marchant au dehors sur la neige durcie, vint frapper soudainement l'oreille de la comtesse.

Elle tressaillit, et, toutes effarée, elle se souleva dans son fauteuil.

—Si c'était lui.....murmura-t-elle, lui..... déjà !.....Périne aura-t-elle eu le temps de quitter le château.....de s'éloigner avec mon trésor ?..... Oh ! cette incertitude, c'est une torture auprès de laquelle les souffrances qui consomment mon corps ne sont rien.....Je veux savoir.....dussai-je tomber pour ne plus me relever, je le veux.....

Et Mme de Kéroual, s'accrochant aux meubles, se faisant des points d'appui de tout ce qui se trouvait sur son passage, parvint à se traîner jusqu'àuprès de la fenêtre.

La voiture ramenant le baron de Strény, le maire et les témoins, n'était point là ; elle n'apparaissait même pas dans les profondeurs de l'avenue ; mais Léonie aperçut Jean Rosier, Périne et les deux enfants sur l'extrême limite de la pelouse et au moment d'atteindre la partie boisée du parc.

Le garde-chasse portait la petite Georgette, sa femme pressait Marthe sur son sein.

Quelques pas encore, et ils disparaîtraient derrière un massif touffu de sapins.

Mme de Kéroual se cramponna à l'espagnolette, et, dans un suprême effort, elle ouvrit la fenêtre.

En ce moment, Périne eut l'idée de se retourner pour jeter un dernier regard à ce château où pendant quelques mois, elle avait vécu si heureuse, et

qui vient d'être le théâtre d'un de ces effroyables drames inconnus dans lesquels, hélas ! la justice humaine n'intervient pas toujours au dénouement.

● Elle vit la comtesse, et, élevant Marthe dans ses bras, elle la lui présenta de loin.

Léonie mit sa main sur sa bouche, puis sur son cœur, et fit signe à Périne de continuer sa route.

L'enfant avait reconnu sa mère et lui envoyait des baisers.

Tout disparut sous l'ombre des sapins.

—Adieu ! ...adieu !...je t'aime !..... voulut crier Mme de Kéroual : mais sa voix, faible comme un souffle, n'articula que des sons indistincts.

Elle essaya de refermer la fenêtre et ne put en venir à bout. Elle voulut regagner son fauteuil, mais la surexcitation passagère ne la soutenait plus ; ses forces épuisées la trahirent, elle tomba sur le tapis.

Elle n'était pas évanouie, cependant, car ses yeux restaient ouverts, et l'une de ces crises effrayantes que nous avons décrites s'empara d'elle presque aussitôt, tordit ses membres et lui arracha de sourds gémissements.

—Est-ce la fin ?.....se demandait-elle. Mon Dieu ! faites que ce soit la fin !.....C'est trop souffrir.....envoyez moi la mort !.....

—L'heure de la délivrance n'était pas encore sonnée. A ces souffrances indicibles, succéda un calme relatif. La comtesse parvint alors à se relever et à se rasseoir, et elle attendit. Elle ne pensait plus, elle n'avait que la conscience d'un anéantissement complet ; une sensation de froid glacial, montant lentement vers le cœur, avait remplacé les flammes dévorantes que tout à l'heure encore le sang brûlé par le poison charriait dans ses veines.

Tout à coup un bruit, parfaitement net et distinct arriva jusqu'à Mme de Kéroual par la fenêtre ouverte.

Cette fois, il n'y avait pas à s'y tromper : les sabots ferrés de deux chevaux et les roues d'une voiture faisaient craquer la neige. Un murmure de voix montait en même temps.

La voiture s'arrêta. Léonie entendit la portière s'ouvrir et le marchepied se déplier ; puis, sur les marches du perron, se succédèrent des pas lourds.

Une émotion nouvelle et toute-puissante s'empara de Mme de Kéroual et revenait la galvaniser.

Elle prêtait l'oreille avec une attention si grande quelle ne sentait plus les progrès de ce froid dont nous avons parlé et qui montait cependant, montait toujours et gagnait le cœur.

Quelques minutes s'écoulèrent, puis une marche rapide et bien connue ébranla le parquet de la galerie.

—Voici mon meurtrier.....murmura Léonie avec un accent presque farouche ; qu'il soit le bienvenue.....Ah ! baron Gontran de Strény, nous allons donc nous voir face à face !.....

XXXVIII.—Face à face

La porte s'ouvrit.

Gontran franchit le seuil en s'écriant :

—Léonie ! chère Léonie ! me voilà de retour ! J'ai bien tardé, n'est-ce pas. Mais ce n'est pas à moi qu'il faut vous en prendre, c'est à la neige. Pierre fouettait vainement ses chevaux ; ils se cabraient sans avancer. Les minutes me semblaient longues comme des heures. Enfin, maintenant plus de retards. J'ai ramener le maire et les témoins ; ils attendent au salon votre bon plaisir. Dans un instant, nous serons unis.

Mme de Kéroual ne répondit pas. Ses yeux s'at-

tachaient avec une expression étrange sur le visage du baron.

—Seriez vous plus souffrante ? reprit vivement ce dernier, surpris d'un tel silence. Cette fenêtre ouverte par un temps glacial, ajouta-t-il, ce désordre.....Que s'est-il donc passé, Léonie, et pourquoi me regardez-vous ainsi ?

La comtesse, comme si elle avait été mue par un ressort d'acier, se dressa en face de Gontran.

—Mon cousin, demanda-t-elle d'une voix si rauque, si décomposée, qu'elle semblait sortir de la tombe, vous faut-il beaucoup de temps encore pour achever votre œuvre ?

—Que voulez-vous dire ? balbutia Gontran stupéfait, et de quelle œuvre parlez-vous ?

De celle que, depuis deux mois, vous poursuivez avec tant de courage et de persévérance !.....Ah ! vous touchez au but, vous pouvez ne plus vous contraindre !.....Rappelez votre maîtresse, Gontran ! Ouvrez lui les portes du château de Rochetaille, la comtesse de Kéroual va mourir !.....

—Léonie.....Léonie.....

—Ne m'interrompez pas.....

C'est bien le moins qu'à mon heure suprême vous soyez attentif quand je parle.....

Mme de Kéroual prit sur la table, à côté de laquelle elle se trouvait, le volume tout ouvert qui y avait été placé par Périne, et elle le tendit au baron en lui disant :

—Consultez cette page : elle doit vous apprendre combien d'heures, combien de minutes, combien de secondes me restent à vivre.....

Malgré son audace, Gontran frissonna de la tête aux pieds, et son visage devint aussi blanc qu'un linceuil. Ses yeux se portèrent vers la carafe à demi-pleine d'un liquide couleur de sang ; il comprit que tout était découvert, que sans doute il était perdu, et que la comtesse allait le livrer.

Il ne s'avoua pas vaincu, cependant, et, faisant appel à son sang-froid, à son énergie, pour paraître calme et pour rester maître de lui-même, il répondit :

—Ce livre, Léonie, je ne le connais pas.

Mme de Kéroual haussa les épaules, et, touchant du bout du doigt la carafe, elle reprit ;

—Et ceci, mon cousin, le connaissez-vous ?.....

—Pas davantage... J'ignore quel peut être ce breuvage... sa couleur est étrange...

Il allait continuer. La comtesse le foudroya du regard en s'écriant :

—Assez de mensonge ! assez de ruse ! Ayez donc au moins le courage de votre infamie, puisque nous sommes seuls et que personne ne peut nous entendre !.....Que vous avais-je donc fait, Gontran, et pourquoi m'avez-vous empoisonnée ?

—Empoisonnée ! répéta M. de Strény avec l'expression indignée de l'innocent qu'on accuse. Que dites-vous, Léonie ? Est-ce bien vous que j'entends ? la fièvre et le délire vous font parler ainsi ?.....

—Ne pouviez-vous au moins me tuer d'un seul coup ? poursuivit la comtesse qui ne sembla même pas avoir entendu les paroles de Gontran. Ne pouviez-vous avoir un reste de pitié pour la pauvre femme abusée qui vous aimait ? La strichnine choisie par vous est un poison cruel : il fait trop longtemps souffrir !

Gontran voulut interrompre de nouveau ; mais, pour la seconde fois, Mme. de Kéroual lui imposa silence par un geste impérieux, et elle continua :

—Quand on a, comme moi, les deux pieds dans la tombe..... quand le corps ne vit plus que par la volonté, l'âme devient lucide, et le bandeau qui couvrait les yeux se déchire.....Je lis dans vos pensées, Gontran ! Vos instincts, vos convoitises,

vos espérances n'ont plus de secret pour moi..... Hypocrite débauché, vous vouliez la fortune sans les entraves gênante d'un mariage et d'une tutelle. Pour atteindre ce but, il vous fallait deux crimes. C'est moi que vous avez frappée la première. Être votre femme une heure, et mourir, voilà ma destinée !.....Le tour de mon enfant devait venir ensuite, et le cercueil de Marthe aurait bientôt rejoint le mien !.....Eh bien ! Dieu ne l'a pas permis ! Vous aurez commis un meurtre inutile ; une de vos victimes, vous échappe ! Vous avez tué la mère, monsieur le baron de Strény, mais vous ne tuerez pas la fille ! vous ne la tuerez pas ! elle est sauvée !.....

—Sauvez ! se dit tout bas Gontran, dont le regard devint farouche. Ah ! pas encore, peut-être ?

—Oui, Marthe vous échappe, poursuivit Léonie, et moi je vous brave ! Ma mort est une expiation !.....elle efface la honte de vous avoir aimé !.....Assassin, soyez maudit !.....

Mme de Kéroual, soutenue jusqu'à ce moment par l'exaltation morale qui lui donnait une vie factice, sentit tout à coup que toute force s'anéantissait en elle, que son cœur cessait de battre, que sa respiration s'arrêtait.

Elle porta ses deux mains à sa gorge déchirée par une souffrance aiguë ! sa bouche s'ouvrit pour aspirer violemment l'air qui n'arrivait plus à ses poumons ; ses yeux s'agrandirent ; un soupir s'échappa de ses lèvres. Elle pivota lentement sur elle-même, s'abattit de toute sa hauteur, et resta sans mouvement, étendue sur le dos, son visage contracté et menaçant tourné vers le plafond.

Elle était morte.

Gontran se pencha vers elle, lui mit la main sur le cœur et plaça devant ses lèvres un petit miroir.

Le cœur ne battait plus ; nul souffle ne vint ternir la glace.

—Allons ! murmura le misérable en se redressant, c'est fini ! Le diable est contre moi. Ce livre tombé de mon vêtement ce matin, dans le parc, par la faute de ce misérable garde-chasse, a tout perdu, tout révélé. La richesse m'échappe, et l'accusation va m'atteindre. Au lieu de l'avenir splendide que j'avais rêvé c'est la misère c'est l'échafaud qui m'attendent !

.....
Une ride profonde se creusa entre les deux sourcils de Gontran ; il se frappa du poing la poitrine et se laissa tomber sur un siège, en proie à cet âcre découragement du criminel qui voit crouler l'échafaudage étayé sur son infamie, et trouve, au lieu d'un chemin facile et sûr, un abîme ouvert sous ses pas.

Mais le baron était de ces hommes qui ne tombe que pour rebondir.

Au bout d'une ou deux secondes, il releva la tête, et sur ses lèvres vint éclore un sourire sinistre.

—J'ai parlé d'échafaud ! se dit-il. Je suis un fou ! Qui donc oserait accuser le baron Gontran de Strény ? Et d'ailleurs, une telle accusation, si elle se produisait, semblerait insensée ! Au moment de relever sa fortune par un mariage, on ne tue pas la femme qui va porter son nom. La mort de la comtesse de Kéroual ne peut être mon ouvrage, puisque cette mort est ma ruine.

Un nouveau courant se fit dans les idées de Gontran.

—Ma ruine !.....répéta-t-il Pourquoi ? On a bien pu m'enlever Marthe, mais la justice elle-même me viendra en aide, s'il le faut, pour la retrouver. J'ai le testament de la comtesse ; je suis toujours tuteur ; donc c'est dans mes mains que doivent se trouver placés les titres de la fortune. Les titres

je sais où ils sont : c'est ce meuble qui les renferme, et je vais les prendre à l'instant.

Gontran se dirigea vers le secrétaire et voulu l'ouvrir.

La clef manquait.

Il eut l'effroyable courage de se pencher sur le cadavre encore chaud de sa victime et de fouiller ses vêtements pour y chercher cette clef ; il ne l'y trouva pas.

Périne, dans le trouble du dernier moment, l'avait emportée par mégarde.

Gontran fit un geste de colère ; mais le temps pressait, il fallait agir au plus vite.

Il jeta les yeux sur les objets épars autour de lui, et saisit un petit poignard oriental qui servait de couteau à papier, et dont la lame d'acier démasquinée réunissait l'élégance et la force.

Avec cette arme mignone il fit une pesée et il abattit le battant du secrétaire, non sans endommager notablement la serrure et le bois de rose aux incrustations délicates.

Le meuble ouvert, il bouleversa les tiroirs, en cherchant le portefeuille qui renfermait les titres.

Titres et portefeuille avaient disparu, nous le savons.

Le baron poussa un cri de rage.

—Vides !.....balbutia-t-il avec une sorte de frénésie. Rien ! rien ! tout est enlevé ! Qui donc a fait cela ? Ces titres, qui les a pris ?.....

La réponse à cette question ne se fit pas attendre.

—C'est Périne ! continua Gontran éclairé par une illumination soudaine, Périne à qui la comtesse accordait une confiance aveugle !.....Périne, partie avec l'enfant !.....Où les poursuivre ? où les rejoindre ?.....Marthe m'échappe ! la partie est perdue !

Et, de nouveau, M. de Strény sembla brisé.

Mais, cette fois encore, la réaction ne se fit pas attendre, et le baron, d'une voix presque haute et d'un ton menaçant, articula ces mots :

—Perdue !.....Non, pas encore !.....Le testament me reste ! je lutterai ! Et d'abord, avant tout, j'anéantirai ceux qui se sont ligués contre moi !

Gontran fit disparaître le *Traité des poisons*, resté sur la table, il saisit ensuite les cordons des sonnettes qui pendaient à la droite et à la gauche de la cheminée et il les agita violemment à plusieurs reprises ; puis il se précipita dans la galerie, en criant d'une voix vibrante qui retentit jusqu'aux plus lointaines extrémités du château :

—Au secours ! au secours ! la comtesse se meurt !.....

L'effet produit par ces sonneries et par ces clameurs ne pouvait manquer d'être immédiat.

Avant que le quart d'une minute se fût écoulé, tous les domestiques, effarés, envahissaient la chambre de Mme de Kéroual. Le maire de Rochetaille et les quatre témoins les suivirent de près, poussés par une curiosité irrésistible.

Gontran agenouillé près du cadavre de Léonie, et le soulevant dans ses bras, donnait les signes les moins équivoques du plus violent désespoir.

XXXIX.—Le docteur.

—Un crime infâme vient d'être commis, cria le baron de Strény aussitôt qu'il se vit entouré de monde. Mme la comtesse vient d'expirer dans mes bras. J'ai reçu ses dernières paroles et son dernier soupir ; elle est morte empoisonnée.

—Empoisonnée ! répétèrent toutes les voix, tandis que les visages exprimaient la surprise et l'horreur.

—Allez chercher Périne et son mari, ajouta

Gontran d'un ton impérieux en s'adressant aux domestiques ; qu'ils ne puissent sortir du château, et, de gré ou de force, amenez-les dans cette chambre.

Plusieurs valets sortirent à l'instant.

—Monsieur le maire, poursuivit Gontran, vous me voyez frappé du coup le plus affreux ! Vous aviez bien voulu m'accompagner ici pour y dresser un acte de mariage, et c'est un acte de décès qui va le remplacer.....l'acte mortuaire de celle à qui j'allais donner mon nom, et que j'aimais plus que ma vie !

—Croyez vous donc, monsieur le baron, demanda le magistrat municipal de Rochetaille, croyez vous que tout espoir de rappeler à l'existence Mme la comtesse soit absolument perdu ?

—Hélas ! monsieur le maire, l'illusion me paraît impossible ; l'œuvre du poison est achevée, il ne me reste qu'à pleurer sur Mme de Kéroual, et les fonctions dont vous êtes revêtu, vous imposent le devoir de jeter les premières bases d'une instruction judiciaire.

—Qui donc accusez-vous ?

—Qui j'accuse ?.....répéta Gontran. J'accuse ceux que Mme de Kéroual, dans les dernières minutes de son agonie, m'a désignés elle-même.....

La baron allait continuer. Il fut interrompu par le retour des domestiques envoyés à la recherche du garde-chasse et de sa femme.

—Eh bien ? demanda-t-il vivement, où sont-ils ? Pourquoi ne les ramenez-vous pas avec vous ?

Ce fut Jérôme Pichard, le beau parleur, qui prit la parole au nom de ses collègues.

—Nous avons obtempéré de notre mieux aux sommations de monsieur le baron, répliqua-t-il, nous avons fouillé le château et ses dépendances avec soin, zèle et exactitude. Nous ne les avons rencontrés nulle part, non plus que la moindre trace de leurs personnes, ce qui nous met en mesure d'affirmer pertinemment qu'ils sont ailleurs, n'étant point ici. La petite Georgette, et Mlle Marthe, sont également introuvables.

—Ah ! s'écria Gontran, les misérables ! ils auront enlevé ma pupille !

—Si j'ai bien compris, monsieur le baron, balbutia timidement le maire, fort embarrassé du rôle si important et si grave qu'il allait avoir à jouer, il s'agit du garde-chasse et de la femme de charge ?

Gontran fit un signe affirmatif.

—Est-ce donc eux que vous accusez ? continua le maire.

—Oui, répondit le baron d'une voix ferme, car Mme de Kéroual, agonisante, m'a révélé qu'elle avait surpris Périne lui versant du poison.

—Ah ! murmura Jérôme Pichard en levant les yeux vers le ciel, je n'avais jamais rien préjugé de bon de cette intrigante ! Les gens qui viennent comme ça s'introduire dans les maisons, sans qu'on sache seulement d'où ils sortent, et qui s'emparent de la confiance des maîtres pour se faire éléver au dessus des autres, c'est presque toujours des mal-fauteurs.

Les paroles si pleines de sagesse du jardinier, quoique prononcées presque à voix basse, furent entendues de tout le monde et obtinrent l'assentiment général.

Plusieurs des domestiques s'avouèrent incontinent à eux-mêmes que Périne avait une mauvaise figure, et qu'il était impossible de regarder son mari sans reconnaître à l'instant que sa mine était celle d'un profond scélérat.

Après quelques secondes de réflexion, le maire de Rochetaille reprit avec un redoublement d'embaras, car sa timidité naturelle lui faisait craindre de se mettre en évidence :

—Je crois avoir entendu dire, monsieur le baron, que cette femme de charge, du nom de Périne, jouissait de l'affection de Mme la comtesse ? Me suis-je trompé ?

—Non, certes ! répliqua Gontran. Elle avait su conquérir, par ses hypocrisies, toutes les sympathies et toute la confiance de mon infortunée cousine.

—Quel motif a donc pu pousser la misérable créature à commettre un crime aussi abominable ?

—Vous me le demandez ? s'écria le baron en étendant la main vers le secrétaire de bois de rose. Ce meuble brisé et ces tiroirs vides vous répondront que Périne et son mari ont tué la comtesse pour voler une fortune, et cette fortune, ils l'ont emportée dans leur fuite !

Cette explication était si naturelle, si vraisemblable, qu'elle convainquit tout le monde même le magistrat municipal.

En conséquence il rédigea rapidement un procès verbal succinct ; il pria le baron de Strény d'expédier au plus vite deux valets, en leur donnant mission d'avertir le juge de paix du canton et le procureur du roi, et il quitta le château en annonçant qu'il reviendrait aussitôt que sa présence serait nécessaire.

La nuit était arrivée. On avait placé le corps de la comtesse de Kéroual sur son lit, autour duquel brûlaient des cierges dont la lumière vacillante et funèbre éclairait le visage non défiguré, mais bleui par les effets du poison.

Gontran s'était senti le courage de veiller seul dans la chambre mortuaire, ou plutôt il n'avait pas osé se soustraire à l'accomplissement de ce devoir que lui imposait impérieusement sa situation de parent unique de Mme de Kéroual, sans compter le mariage si prochain dont la mort avait empêché l'accomplissement.

Sombre, pâle, dévoré par cette fièvre ardente qui chez les criminels, suit presque toujours de bien près la perpétration du crime, il était là, au coin de la cheminée, assis dans le grand fauteuil que Léonie n'avait presque pas quitté pendant les derniers jours de sa vie.

Il subissait ce supplice sans nom, devant l'horreur duquel reculerait peut-être la justice humaine, la longue veillée de l'assassin auprès du cadavre de sa victime.

D'instant en instant ses regards se tournaient malgré lui vers cette alcôve où, sous les draps blancs, se dessinait une forme rigide.

(A continuer.)

TEMPS QUI PRÉCEDENT LA VENUE DE HENRI V.

(Suite.)

LETTRE XI.

RUINE COMPLÈTE DE PARIS.

54. " Dans *Lutetia*, la Seine rougie par le sang, suite de combats à outrance, étendra son lit par ruine et mortalité. " (Proph. d'Olivarius en 1542.)

55. " Malheur à toi ! grande ville !... Le feu t'a égalée à la terre... La place du crime est purgée par le feu. " (Proph. d'Orval, en 1544.)

56. " Durant ce bouleversement, *Paris sera entièrement détruit*, tellement que lorsque, vingt ans après, les pères se promèneront avec leurs enfants dans ses ruines, ceux-ci leur demanderont ce que c'est que cet endroit, ils répondront : " Mon fils, il y avait là une grande ville que Dieu a détruite à cause de ses crimes..... " Paris sera détruit, mais ce sera de façon qu'il paraisse d'abord des signes qui mettront les bons à même de s'enfuir. " (Proph. du Père Necktou, en 1760.)

57. " Jérusalem, Jérusalem (le clergé et les fidèles), sauve-toi du feu de Sodome, de Gomorrhe et du sac de Babylone. " (Proph. de Prémol, avant 1789.)

58. " Le jour de la justice est venu... Quel affreux moment ! Les bons, les méchants tombent ! *Babylone est réduite en cendres !* Malheur à toi ville maudite ! " (Proph. de la Religieuse de Belley, en 1810.)

59. " Pendant ces malheurs terribles qui doivent foudroyer sur la France, *Paris sera détruit, tellement détruit que la charrue y passera.* " (Proph. de l'abbé Souffrant, en 1817.)

60. " Dans une de ces régions (ténébreuses), je crus apercevoir une grande ville qui était particulièrement adonnée au vice et dont le sol était tout

miné. Une multitude de démons y activaient l'œuvre de destruction ; leur travail souterrain était déjà fort avancé, et la cité me parut sur le point de s'effondrer aux endroits où s'élevaient les plus grands édifices. Je me suis souvent laissé aller à penser que *Paris était menacé d'une ruine inévitable* : j'y vois tant de cavernes souterraines ! Mais elles ne sont pas ornées de statues comme les catacombes de Rome. " (Proph. d'Anna-Catherine Emmerich, vers 1818-24.)

61. " Le jour des Rois 1820... je me trouvai transportée dans un lieu si vaste qu'il me parut renfermer tout l'univers. Je vis pour la seconde fois ces deux grands arbres dont j'ai déjà parlé, mais ils me parurent bien plus grands que la première fois ; ils avaient des branches d'une étendue immense, mais ces branches étaient penchées vers la terre et paraissaient demi-mortes.

" J'entendis des voix nombreuses qui criaient d'un ton horrible..... J'entendis bien distinctement ces mêmes voix qui disaient : *Nous sommes vainqueurs, nous avons la victoire !* Au moment où les voix prononçaient ces paroles, tout d'un coup je vis que *le ciel devint une profonde nuit ; je n'avais jamais rien vu de si obscur.* Cette obscurité fut accompagnée d'un tonnerre, ou plutôt il me semblait que le tonnerre venait à la fois des quatre parties de la terre... Le ciel devint tout en feu, il lançait de toutes parts des flèches enflammées ; il se faisait un bruit si terrible, qu'il paraissait annoncer la ruine entière du monde. J'aperçus alors un gros nuage rouge couleur de sang de bœuf ; ce nuage roulait de tous côtés, et me donnait bien de l'inquiétude, ne sachant ce qu'il signifiait.

" Cependant j'aperçus une multitude d'hommes

et de femmes qui avaient des figures à faire peur ; ils se livraient à toutes sortes de crimes ; ils vomissaient des blasphèmes horribles contre ce qu'il y a de plus sacré au ciel et sur la terre...

"Le tonnerre grondait toujours dans les airs d'une manière effrayante, lorsque j'entendis une voix qui me dit : " Ne crains point : mon courroux tombera sur ceux qui ont allumé ma colère ; ils disparaîtront dans un moment. Tout l'univers sera étonné d'apprendre la *destruction de la plus belle, de la plus superbe ville* ! Je dis superbe par ses crimes. Je l'ai en abomination. Les deux arbres que tu vois, c'est elle qui les a enfantés ; leurs branches représentent toutes les nations qu'elle a empoisonnées par sa malheureuse philosophie qui répand partout l'impiété. C'est cette maudite Babylone qui s'est enivrée du sang de mes saints ; elle veut encore le verser, et dans peu celui d'un prince..... (le duc de Berry.) Elle mettra le comble à ses terribles forfaits, et moi, je lui ferai boire le vin de ma colère ; *tous les maux tomberont à la fois sur elle et dans un seul instant.* "

"Je n'entendis plus la voix, mais un bruit effroyable ; le gros nuage se divisa en quatre parties qui tombèrent à la fois sur la grande ville, et *dans un instant elle fut toute en feu.* Les flammes qui la dévorant s'élevèrent dans les airs, et de suite je ne vis plus rien *qu'une vaste terre noire comme du charbon.* " (Proph. d'une ancienne Religieuse Trappistine, en 1820.)

62. " *Paris périra*, les bêtes elles-mêmes n'en approcheront plus... mais ils diront : " *Il y avait des souterrains sous Paris, et le feu s'y est mis*, et ils s'endurciront. " [Proph. de la Religieuse de Lyelbe vers 1823.]

63. " Paris (dit Notre-Seigneur), torrent impétueux de vices et d'iniquités, ô Paris, ville exécration, depuis longtemps tu mérites mon indignation ; et si je n'ai point fait tomber sur toi les flots de ma colère, c'est par un effet de miséricorde. J'ai arrêté mon bras vengeur déjà prêt à s'appesantir sur toi. J'ai épargné la multitude innombrable des pécheurs pour ne point frapper les justes. Tes habitants te maudiront un jour, parce que tu les auras saturés de ton air empesté, et ceux à qui tu auras donné asile te jetteront leurs malédictions, parce qu'ils auront trouvé la mort dans ton sein. " (Lettre 84. t. III. p. 412. 1^{re} édition. Proph. de Marie Lataste, 2 mai 1844.)

64. " Paris est coupable, bien coupable, parce qu'il a récompensé un méchant homme qui a écrit contre la divinité de Jésus-Christ... (Renan) *Paris*, foyer de vanité et d'orgueil, *qui pourra l'empêcher de périr*, si des prières ferventes ne montent vers le cœur du divin Maître ? " [Lettre de Mélanie à sa mère 11 septembre 1870.] *Paris sera un jour effacé* (a dit Mélanie en 1854). Paris sera saccagé. *Paris sera brûlé* (secret de Mélanie, lettre à l'abbé F. Bliard. — Proph. de la Salette en 1846.)

65. " Cette nuit obscure, dit Notre-Seigneur, dont tu te trouves enveloppée, représente l'aveuglement d'esprit et l'endurcissement du cœur dans lesquels sont plongés les habitants de la grande ville surtout. Mais écoute et regarde : un bruit sourd et semblable à celui du tonnerre s'est fait entendre. Aussitôt, à la lueur des éclairs et des flammes, l'extatique vit *Paris qui brûlait, et un personnage étendu mort sans sépulture.* Ceci arrivera bientôt, dit Notre-Seigneur. Malheur aux riches ! Malheur aux prêtres ! Quand on apprendra la mort de ce personnage qu'on fuie, qu'on se cache, c'est le jour de ma justice. " (Proph. de Grenoble en 1853.)

66. " Paris sera détruit. " (Proph. du curé d'Ars en 1859.)

*
**

Vous venez d'entendre les voix prophétiques qui successivement, depuis le 13^e siècle jusqu'à nos jours, ont fait retentir les menaces de la colère de Dieu contre la Babylone moderne. Comment s'appliquera ce terrible événement ? Sera-ce seulement par la main des hommes ? Ou bien le ciel, par la grande catastrophe, interviendra-t-il pour achever ce que les hommes ont commencé ? Par l'un et par l'autre sans doute.

Un troisième siège est possible. M. Torné affirme qu'il aura lieu et durera sept mois. Par qui ? Par l'armée de l'ordre peut-être. Par Henri V répond M. le curé de Saint-Denis. Il ne faut pas croire, ajoute-t-il à une complète destruction de Paris. — Cette ville peut, il est vrai, n'être pas absolument détruite. Mais il est difficile de supposer qu'elle reste la cite "*immensurée*" : les textes prophétiques sont trop formels, n'en déplaise à Nostradamus. Mais comme semble l'insinuer Olivarius, qui, après avoir appelé Paris "*la grande ville*" la nomme "*Lutetia*", Paris serait "dépouillé de tout ce qu'il renferme de grand, de magnifique, de glorieux et rentrerait dans les étroites limites des siècles de barbarie". Les ruines seraient amoncelées, et avec les années s'amoncelleraient de tous côtés ; on y ferait passer la charrue : il ne resterait que l'antique Lutèce.

LETTRE XII.

FLÉAUX QUI FRAPPERONT LA FRANCE ET LE MONDE PENDANT LES BOULEVERSEMENTS POLITIQUES ET SOCIAUX

67. " L'univers entier sera en proie à des tribulations et des misères... grandes et nombreuses... "

Les fruits de la terre diminueront ; tantôt les plantes manqueront d'humidité, et tantôt les semences pourriront dans les champs, et les germes qui sortiront ne donneront pas de fruits... L'air sera infecté et corrompu à cause de la malice et de l'iniquité des hommes... Le cours naturel de l'air sera presque partout changé et perverti à cause des *maladies pestilentielles*. Les hommes, aussi bien que les animaux, seront frappés de diverses infirmités et de mort subite ; il y aura une *peste inénarrable*. Une *étonnante et cruelle famine* désolera l'univers et surtout l'Occident ; jamais, depuis le commencement du monde, on n'aura entendu parler d'une telle famine. "

" Plusieurs villes et plusieurs forteresses, situées sur le Pô, le Tibre, le Rhône, le Rhin et la Loire seront renversées par des *inondations extraordinaires* et par des *tremblements de terre*. " [Proph. de J. de Vatiquerro.]

68. " Le cinquième âge est un âge d'affliction, de punition, de défection... Car c'est dans cet âge que Jésus-Christ a épuré et épurera son froment par des guerres cruelles, par des séditions, par la *famine* et la *peste* et d'autres calamités horribles... "

" Ce cinquième âge est un âge d'affliction, un âge d'extermination, un âge de défection rempli de calamités. Car il restera peu de chrétiens sur la terre qui auront été épargnés *par le fer, la famine ou la peste*. Les royaumes combattront contre les royaumes, et tous les États seront désolés par les dissensions intestines. Les principautés et les monarchies seront bouleversées ; il y aura un appauvrissement presque général et une très-grande désolation dans le monde. Ces malheurs sont déjà accomplis ; ils s'accompliront encore. " [T. 1^{er}, p. 154 et 157 : Proph. du V. Holzhauser.]

69. " *La famine, la peste et des tremblements de*

terre dévasteront plusieurs cités." [Proph. Augustinienne.]

70. " Les armées d'invasion ont amené la *mort noire* dans le pays. Ce que la guerre épargne, la *peste* le dévore. A cette époque plusieurs pays seront tellement dépeuplés qu'il faudra monter sur un arbre pour apercevoir au loin quelque habitant." [Proph. allemandes.]

71. " *Le feu, le sang, la faim*, tout l'enfer." [Proph. d'une Religieuse de Belley.]

72. " Tout est deuil et mort, et la *famine* est aux champs." [Proph. de Prémol.]

73. " La guerre sera suivie de la *famine*." [Proph. de Blois.]

74. " Si vous avez du blé, dit la Sainte Vierge aux enfants de la Salette, il ne faut pas le semer. Tout ce que vous sèmerez, les bêtes le mangeront ; ce qui viendra tombera tout en poussière quand vous le battrez. Il viendra une *grande famine*. Avant que la famine ne vienne, les enfants au dessous de sept ans prendront un tremblement et mourront entre les mains des personnes qui les

tiendront, et les autres feront pénitence *par la famine*."

— " Les fléaux dont a parlé le plus souvent Mélanie sont les guerres, la *famine*, l'effusion du sang, les incendies, le saccage de villes."

— " Au premier coup de son épée foudroyante [de Dieu] les montagnes et la nature trembleront d'épouvante parce que les crimes et les désordres des hommes percent la voûte des cieux. La terre sera frappée de toutes sortes de plaies [entre autres, la *peste* et la *famine* qui seront générales]... Marseille sera engloutie... Plusieurs grandes villes seront ébranlées et englouties *par les tremblements de terre*." [Secret de Mélanie, lettre à l'abbé F. Bliard Proph. de la Salette.]

75. " La seconde ville du Royaume [de France] sera frappée Une troisième sera frappée." [Proph. d'une Religieuse de Lyelbe.]

76. " Deux ou trois autres villes [de France] seront détruites." [Proph. du curé d'Ars.]

(A continuer.)

LES DIABLES.

C'est le nom général que nous donnons à toute espèce de démons. Il vient d'un mot grec qui désigne Satan, *précipité* du ciel. Mais on dit le *diable* lorsqu'on parle d'un esprit malin, sans le distinguer particulièrement. On dit le *diable* pour nommer spécialement l'ennemi des hommes.

On a fait mille contes sur le *diable*. Citons-en un

Un chartreux étant en prières dans sa chambre sent tout à coup une *faim* non accoutumée, et aussitôt il voit entrer une femme, laquelle n'était qu'un *diable*. Elle s'approche de la cheminée, allume le feu et, trouvant des pois qu'on avait donnés au religieux pour son dîner, les fricasse, les met dans son écuelle et disparaît. Le chartreux continue ses prières, puis il demande au supérieur s'il peut manger les pois que le *diable* a préparés. Celui-ci répond qu'il ne faut jeter aucune chose créée de Dieu, pourvu qu'on la reçoive avec actions de grâces. Le religieux mangea les pois, et assura qu'il n'avait jamais rien mangé qui fût mieux préparé.

Nous ne dirons rien de ce petit trait, qui est rapporté sans doute en manière de rire par le cardinal Jacques de Vitry. Mais voici d'autres histoires qui font voir qu'on a pris quelquefois pour le *diable* des gens qui n'étaient point de l'autre monde. Un marchand breton s'embarqua pour le commerce des Indes, et laissa à sa femme le soin de sa maison. Cette femme était sage ; le mari ne craignit pas de prolonger le cours de son voyage et d'être absent plusieurs années. Or, un jour de carnaval, la dame, voulant s'égayer un peu, donna à ses parents et à ses amis une petite fête qui devait être suivie d'une collation. Lorsqu'on se mit au jeu, un masque habillé en procureur, ayant des sacs de procès à la main, entra et proposa à la dame de jouer quelques pistoles avec elle ; elle accepta le défi et gagna ; le masque présenta encore plusieurs pièces d'or qu'il perdit sans dire mot. Quelques personnes ayant voulu jouer contre lui perdirent ; il ne se laissait gagner que lorsque la dame jouait. On fit d'injurieux soupçons sur la

cause qui l'engageait à perdre. — Je suis le démon des richesses, dit alors le masque en sortant de ses poches plusieurs bourses pleines de louis. Je joue tout cela, madame, contre ce que vous avez gagné. La dame trembla à cette proposition et refusa le défi en femme prudente. Le masque lui offrit cet or sans le jouer ; mais elle ne voulut pas l'accepter. Cette aventure commençait à devenir extraordinaire. Une dame âgée, qui se trouvait présente, vint à s'imaginer que ce masque pouvait bien être le *diable*. Cette idée se communiqua à l'assemblée, et comme on disait à demi-voix ce qu'on pensait, le masque, qui l'entendit, se mit à parler plusieurs langues pour les confirmer dans cette opinion ; puis il s'écria tout à coup qu'il était venu de l'autre monde pour venir prendre une dame qui s'était donnée à lui, et qu'il ne quitterait point la place qu'il ne se fût emparé d'elle, quelque obstacle qu'on voulût y apporter... Tous les yeux se fixèrent sur la maîtresse du logis. Les gens crédules étaient saisis de frayeur, les autres à demi-épouvantés, la dame de la maison se mit à rire. Enfin le faux *diable* leva son masque, et se fit reconnaître pour le mari. Sa femme jeta un cri de joie en le reconnaissant. — J'apporte avec moi l'opulence dit-il. Puis se tournant vers les joueurs : Vous êtes des dupes, ajouta-t-il ; apprenez à jouer. Il leur rendit leur argent, et la fête devint plus vive et plus complète.

Un vieux négociant des Etats-Unis, retiré du commerce, vivait paisiblement de quelques rentes acquises par le travail. Il sortit un soir pour toucher douze cents dollars qui lui étaient dus. Son débiteur, n'ayant pas davantage pour le moment, ne lui paya que la moitié de la somme. En rentrant chez lui, il se mit à compter ce qu'il venait de recevoir. Mais, pendant qu'il s'occupait de ce soin, il entend quelque bruit, lève les yeux, et voit descendre de sa cheminée dans sa chambre le *diable* en personne. Il était en costume : tout son corps, couvert de poils rudes et noirs, avait six pieds de haut. De grandes cornes surmontaient

son front, accompagnées d'oreilles pendantes ; il avait des pieds fourchus, des griffes au lieu de mains, une queue, un museau comme on en voit point, et des yeux comme on n'en voit guère.

A la vue de ce personnage, le vieux marchand eut le frisson. Le diable s'approcha et lui dit : — Mes affaires vont mal, je suis le diable ; il faut que tu me donnes sur l'heure douze cents dollars, si tu ne veux pas que je t'emporte en enfer. — Hélas ! répondit le négociant, je n'ai pas ce que vous me demandez..... — Tu mens, interrompit brusquement le diable ; je sais que tu viens de les recevoir à l'instant. Dites que je devais les recevoir ; mais on ne m'en a pu donner que six cents. Si vous voulez me laisser jusqu'à demain, je promets de vous compter la somme...

Eh bien, ajouta le diable en prenant les six cents dollars, après un moment de réflexion, j'y consens ; mais que demain, à dix heures du soir, je trouve ici les six cents autres, ou je t'entraîne sans miséricorde. Surtout que personne, si tu tiens à la vie, ne soit instruit de notre entrevue. — Après avoir dit ces mots, le diable sortit par la porte. — Le lendemain matin, le négociant, qui était un méthodiste calme, alla trouver un vieil ami, et le pria de lui prêter six cents dollars. Son ami lui demanda s'il en était bien pressé. — Oh ! oui, très-pressé ; il me les faut avant la nuit. Il y va de ma parole et peut-être d'autre chose. — Mais n'avez-vous pas reçu hier une somme ? — J'en ai disposé. — Cependant je ne vous connais aucune affaire qui nécessite absolument de l'argent. — Je vous dis qu'il y va de ma vie... Le vieil ami, étonné, demande l'éclaircissement d'un pareil mystère. On lui répond que le secret ne peut se trahir. — Considérez, dit-il au négociant effaré, que personne ne nous écoute ; dites-moi votre affaire : je vous prêterai les six cents dollars. — Sachez donc que le diable est venu me voir ; qu'il faut que je lui donne douze cents dollars ; que je n'ai pu hier lui en remettre que six cents autres. — L'ami ne répliqua plus ; il savait l'imagination de ce pauvre ami facile à effrayer. Il tira de son coffre la somme qu'on lui demandait, et la prêta de bonne grâce ; mais à huit heures du soir il se rendit chez le vieux marchand. — Je viens vous faire société, lui dit-il, et attendre avec vous le diable que je ne serais pas fâché de voir. Le négociant répondit que c'était impossible, ou qu'ils s'exposeraient à être emportés tous les deux. Après des débats, il permit que son ami attendît l'événement dans un cabinet voisin. A dix heures précises, un bruit se fit entendre dans la cheminée, le diable paraît dans son costume de la veille. Le vieillard se met en tremblant à compter les écus. En même temps, l'homme du cabinet entra. — Es-tu bien le diable ? dit-il à celui qui demandait de l'argent... — Puis, voyant qu'il ne se pressait pas de répondre, et que son ami frissonnait, grelottait et tremblotait, il tira de sa poche deux longs pistolets, et, les présentant à la gorge du diable, il s'écria : — Je veux savoir si tu es à l'épreuve du feu..... Le diable recula, cherchant à gagner la porte. — Fais-toi bien vite connaître ou tu es mort..... — Le démon se hâta de se démasquer et de mettre bas son costume infernal. On trouva sous ce déguisement un voisin du bon marchand, qui faisait quelquefois des dupes et qu'on n'avait pas encore soupçonné. Il fut jugé comme escroc, et le négociant apprit par là que le diable n'est pas le seul qui soit disposé à nous nuire.

Voici une autre aventure où la coquinerie a voulu se cacher sous le masque du diable. Elle a eu lieu il n'y a que quelques années. Toute la ville

de Brunn était en émoi ; les rues étaient encombrées. Les jeunes gens riaient ; les vieillards et les femmes pleuraient, se signaient et appelaient à leur aide tous les saints. Cinq gendarmes conduisaient à la prison le diable même. Tête surmontée de deux cornes, et, flanquée d'oreilles de bouc, corps velu, à jambes de cheval, à pieds fourchus, et ce Lucifer penaud se laissait conduire à la géôle. Voici dans quelles circonstances. Au village de Dernou, une paysanne, Marie Hert, venait d'accoucher ; pendant qu'elle se trouvait seule dans sa chambre, elle entendit un bruit semblable à un cliquetis de chaînes, puis à l'instant même s'approcha de son lit le diable que nous venons de décrire, et qui lui dit : " Donnez-moi votre enfant nouveau-né ou les cent florins que vous avez en pièces neuves de vingt-quatre kreutzers !" La pauvre femme intimidée indiqua au diable l'endroit où se trouvait cette somme ; le diable s'en empara et disparut.

Le jour venu, Marie Hert fit appeler son curé, et lui raconta ce qui lui était arrivé ; elle ajouta que les cent florins que le diable lui avait enlevés, elle les avait économisés sou par sou. Le bon curé lui demanda si elle n'avait dit à personne qu'elle possédât les cent florins ; elle lui répondit qu'elle n'avait confié ce secret qu'à sa sage-femme. " Alors, dit le curé, il y a peut-être un moyen d'arracher au diable votre argent. Voici ce que vous devez faire : racontez votre aventure de la nuit à votre sage-femme, et dites-lui qu'il est fort heureux que le diable ignorât que vous eussiez encore cinquante florins en bonne monnaie blanche, car autrement il vous aurait forcé à les livrer aussi. Si le diable revient chez vous, ne craignez rien ; je placerai dans le voisinage de votre maison un exorciste qui l'empêchera de faire le moindre mal à vous et aux vôtres. " Ce conseil, Marie Hert le suivit. Elle fit la communication dont il s'agissait à la sage-femme. Dans la même nuit, le diable lui fit une nouvelle visite, mais cette fois il n'eut pas le temps de lui demander de l'argent, car, au moment où il ouvrait la porte de la chambre, l'exorciste, c'est-à-dire un des gendarmes, le saisit par le collet. Ce prétendu diable était le mari de la sage-femme.

Encore une historiette sur les idées qu'on se fait du diable :

Rich, célèbre arlequin de Londres, sortant un soir de la comédie, appela un fiacre, et lui dit de le conduire à la taverne du Soleil, sur le marché de Clarri. A l'instant où le fiacre était près de s'arrêter, Rich s'aperçut qu'une fenêtre de la taverne était ouverte, et ne fit qu'un saut de la portière dans la chambre. Le cocher descend, ouvre son carrosse, et est bien surpris de n'y trouver personne. Après avoir bien juré, suivant l'usage, contre celui qui l'avait ainsi escroqué, il remonte sur son siège, tourne et s'en va. Rich épie l'instant où la voiture repassait vis-à-vis la fenêtre, et d'un saut se remet dedans. Alors il crie au cocher qu'il se trompe et qu'il a passé la taverne. Le cocher, tremblant, retourne de nouveau, et s'arrête encore à la porte. Rich descend de voiture, gronde beaucoup cet homme, tire sa bourse et veut le payer. " A d'autres ! monsieur le diable, s'écria le cocher, je vous connais bien : vous voudriez m'empaumer ; gardez votre argent. " A ces mots, il fouette et se sauve à toute bride.

Nous nous représentons souvent le diable comme un monstre noir : les nègres lui attribuent la couleur blanche. Au Japon, les partisans de la secte de Sintos sont persuadés que le diable n'est que le renard. En Afrique le diable est générale-

ment respecté. Les nègres de la Côte-d'Or n'oublient jamais, avant de prendre leur repas, de jeter à terre un morceau de pain qui est destiné pour le mauvais génie. Dans le canton d'Auté, ils se le représentent comme un géant d'une prodigieuse grosseur, dont la moitié du corps est pourrie, et qui cause infailliblement la mort par son attouchement; ils n'oublient rien de ce qui peut détourner la colère de ce monstre. Ils exposent de tous côtés des mets pour lui. Presque tous les habitants pratiquent une cérémonie bizarre et extravagante, par laquelle ils prétendent chasser le diable de leurs villages; huit jours avant cette cérémonie, on s'y prépare par des danses et des festins; il est permis d'insulter impunément les personnes même les plus distinguées. Le jour de la cérémonie arrivé, le peuple commence dès le matin à pousser des cris horribles; les habitants courent de tous côtés comme des furieux, jetant devant eux des pierres et tout ce qu'ils trouvent sous leurs mains; les furèrent dans tous les coins de la maison, et récurrent toute la vaiselle, de peur que le diable ne se soit fourré dans une marmite ou quelque autre ustensile. La cérémonie se termine quand on a bien cherché et qu'on s'est bien fatigué; alors on est persuadé que le diable est loin.

Les habitants des îles Philippines se vantent d'avoir des entretiens avec le diable. Ils racontent que quelques-uns d'entre eux, ayant hasardé de parler seuls avec lui, avaient été tués par ce génie malfaisant; aussi se rassemblent-ils en grand nombre lorsqu'ils veulent conférer avec le diable. Les insulaires des Maldives mettent tout en usage lorsqu'ils sont malades pour se rendre le diable favorable. Ils lui sacrifient des coqs et des poules.

Le diable nous est singulièrement dépeint par le pape saint Grégoire, dans sa *Vie de saint Benoît*. Un jour que le saint allait dire ses prières à l'oratoire de Saint-Jean, sur le mont Cassin, il rencontra le diable sous la forme d'un vétérinaire, avec une fiole d'une main et un licou de l'autre. Le texte disait; *In mulo medici specie*; par l'introduction d'une virgule qui décompose le sens: *In mulo, medici specie*, un copiste fit du diable ainsi déguisé un docteur sur sa mule, comme cheminait les docteurs en médecine avant l'invention des carrosses, et un tableau de cet épisode ayant été exécuté d'après ce texte corrompu, Satan a été souvent représenté avec la robe doctorale et les instruments de la profession en croupe sur sa monture.

Une autre fois, on dénonça à saint Benoît la conduite légère d'un jeune frère appartenant à l'un des douze monastères affiliés à la règle du réformateur. Ce moine ne voulait ou ne pouvait prier avec assiduité; à peine s'était-il mis à genoux, qu'il se levait et allait se promener. Saint Benoît ordonna qu'on le lui amenât au mont Cassin, et là, lorsque le moine, selon son habitude, interrompit ses devoirs et sortit de la chapelle, le saint vit un petit diable noir qui le tirait de toutes ses forces par le pau de sa robe.

Parmi les innombrables épisodes de l'histoire du

diable dans les Vies des Saints, quelques-uns sont effrayants.

Saint Antoine vit Satan dresser sa tête de géant au-dessus des nuages, et étendre ses larges mains pour intercepter les âmes des morts qui prenaient leur vol vers le ciel. Parfois le diable est un véritable singe, et sa malice ne s'exerce qu'en espiègleries. C'est ainsi que, pendant des années, il se tint aux aguets pour troubler la piété de sainte Gude. Toutes ses ruses avaient été vaines, lorsque enfin il résolut à un dernier effort. C'était la coutume de cette noble et chaste vierge de se lever au chant du coq et d'aller prier à l'Eglise, précédée de sa servante portant une lanterne. Que fit le père de toute malice? il éteignit la lanterne en soufflant dessus. La sainte eut recours à Dieu, et, à sa prière, la mère se ralluma; miracle de la foi qui suffit pour renvoyer le malin honteux et confus.

Il n'est pas sans exemple que le diable se laisse tromper par les plus simples artifices, et une équivoque suffit souvent pour le rendre dupe dans ses marchés avec les sorciers; comme lorsque Nostradamus obtint son secours à condition qu'il lui appartiendrait tout entier après sa mort, soit qu'il fût enterré dans une église, soit qu'il fût enterré dehors. Mais Nostradamus ayant ordonné par testament que son cercueil fût déposé dans la muraille de la sacristie, son corps y repose encore, et il n'est ni dans l'église ni dehors.

Le vieil Heywood a rédigé en vers une nomenclature curieuse de tous les petits démons de la superstition populaire; il y comprend les farfadets, les follets, les alfs ou elfs, les Robin Goodfellows, et ces lutins que Shakspeare a donné pour sujets à Oberon et à Titania. On a prouvé que le roi ou la reine de féerie n'est autre que Satan lui-même, n'importe son déguisement.

On trouvera peut-être un peu de frivolité dans tout ce qui vient d'être dit ici sur le diable. Mais les lecteurs chrétiens savent que ce diable, dont saint Louis ne prononçait jamais le nom et qui est à tout propos dans la bouche de nous tous, cet esprit de malice noire, que nous citons souvent pour avoir l'air de nous en jouer, est le plus perfide le plus cruel et le plus implacable de nos ennemis: "qu'il rôde autour de nous cherchant qui dévorer". Si nous l'avons traité ici d'une manière trop légère, c'est par mépris; ce qui l'offense, comme l'a remarqué saint François de Sales, et ce même saint conseille à ceux qui se trouvent circonvenus de lui ou des siens de repousser ces misérables en les nommant de sobriquets qui les humilient.

On a publié à Amsterdam une *Histoire du diable*, 2 volumes in-12, qui est une espèce de mauvais roman, où les aventures du diable sont plus que médiocrement accomodées à la fantaisie de l'auteur. M. Frédéric Soulié a prodigué dans les *Mémoires du diable* beaucoup de talent à faire un livre, qui aurait pu être fort singulier et fort piquant si l'auteur avait respecté les mœurs.



RÉCETTES UTILES.

INSTRUCTIONS SUR LE TRAITEMENT PRÉVENTIF DU CHOLÉRA

Un bon conseil est toujours une bonne chose, et peut, au besoin, être fort utile. Ce qui ne sert pas aujourd'hui peut servir demain; ce qui n'est pas opportun une année peut l'être l'année d'après.

Réflexions préliminaires essentielles.

1° Le Choléra n'est jamais foudroyant, et a toujours des symptômes avant-coureurs.

2° Ces symptômes avant-coureurs sont des coliques, des malaises de ventre et surtout la diarrhée.

3° Les plus faibles avant-coureurs peuvent amener, en quelques heures, le Choléra le plus intense et le plus désespérant.

4° On peut toujours prévenir le Choléra, en arrêtant immédiatement les moindres symptômes avant-coureurs.

5° Les symptômes avant-coureurs arrivent très-souvent la nuit, et le temps le plus précieux serait perdu à envoyer chercher le médecin, si l'on n'avait sous la main ce qui est nécessaire pour agir sur-le-champ.

6° Toute la médecine du choléra consiste donc à le prévenir; et, pour le prévenir, il ne faut pas se permettre la moindre négligence à l'égard des brouillements de ventre et de la diarrhée.

Régime à suivre pendant tout le temps de l'épidémie.

1° Ne faire ni jeûne, ni abstinence.

2° Manger toujours modérément.

3° Ne pas boire d'eau pure, ni de bière, ni de limonade.

4° Manger peu de légumes, pas de choux, pas de fruits crus.

5° Éviter avec soin les acides (citron, groseille, vinaigre, oseille, etc.), et les choses grasses.

6° Prendre, matin et soir, une tasse de thé avec une cuillerée à café de rhum.

7° Ne jamais garder les pieds froids.

8° Aucun excès.—Tranquillité morale.—Vie occupée.

Régime à suivre dès qu'on aura le moindre ressentiment.

Quand on aura la digestion un peu laborieuse ou douloureuse, un sentiment de malaise dans le ventre, peu d'appétit, quelques bruits dans le ventre, une facilité inaccoutumée de garde-ropes, on diminuera un peu le régime; on prendra, matin et soir, en commençant le repas, une ou deux cuillerées à café d'eau distillée de menthe, ou 5 ou 6 pastilles de Vichy.

Régime à suivre dès qu'on aura la colique ou la diarrhée

Quand on aura une colique vive, ou seulement deux garde-ropes liquides, ou une seule même si elle est abondante, ou des vomissements, on prendra une pilule d'opium, on se mettra au lit, on se tiendra les pieds chauds on appliquera sur le ventre un cataplasme de farine de graine de lin, on restera à la diète, on boira une infusion de thé ou de camomille, ou de menthe avec une cuillerée à café de rhum par tasse; si de boire donne envie de vomir, on prendra seulement de temps à autre une gorgée d'eau de Seltz.

En même temps qu'on fera ces choses, on avertira le médecin. — Une seconde pilule pourra être nécessaire, mais pas plus tôt que 13 heures après la première, et pas sans l'avis du médecin.

RÉCIDIVES. — Le plus souvent, une ou deux pilules couperont court aux accidents: on peut les employer de nouveau, s'il y a récidive; mais s'il y a opiniâtreté dans les récidives, rien de plus efficace qu'un vomitif avec l'ipécacuanha, ou qu'une purgation saline; mais c'est le médecin qui en décidera. Quelquefois, il sera nécessaire d'administrer deux vomitifs ou deux purgatifs, ou l'un après l'autre, mais à quelques jours de distance. L'aliment le meilleur pour la convalescence est un bouillon bien dégraissé, à petites doses d'abord, à doses croissantes ensuite.

PROVISIONS. — Il faut avoir chez soi: 1° six pilules d'opium; 2° 15 grammes de thériaque et autant de diascordium.

Réflexions supplémentaires.

Les personnes qui ne savent pas prendre de pilules remplaceront une pilule par une cuillerée à bouche de sirop de pavot blanc, ou par trois petits lavements donnés d'heure en heure, composés chacun d'un verre d'eau tiède où l'on délayera une cuillerée d'amidon et où on ajoutera 7 gouttes de laudanum.

Les doses indiquées sont pour un sujet adulte: pour un enfant de douze ans, la dose sera seulement de moitié; pour un enfant de six ans, la dose sera au quart.

L'opium pourra donner lieu à quelques étourdissements avec envie de vomir, à de l'abattement et à de la somnolence: il ne faudra point s'en effrayer, ni s'en intimider, mais y remédier par de l'air frais, par des aspersions d'eau fraîche, et en faisant respirer de l'éther sulfurique ou de l'ammoniac.

COMPOSITION DES PILULES D'OPIUM.

P. Extrait gommeux d'opium. } 30 centigr.

Consève de rose. }

M. pour six pilules. F. S. A.

Chaque pilule contient cinq centigr. d'extrait d'opium.